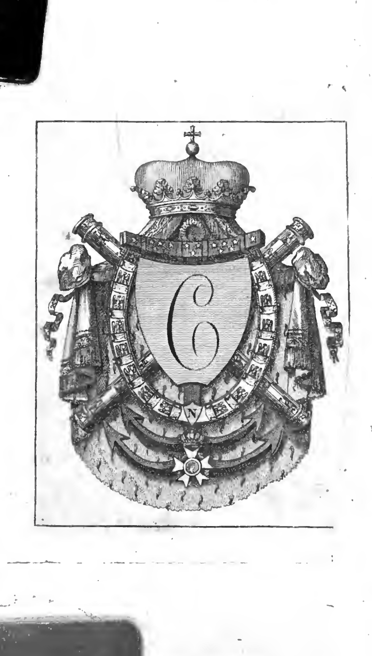




LA FAMILLE LUCEVAL.

TOME TROISIÈME.

LA FAMILLE LUCEVAL,

OU

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FEMME QUI N'ÉTAIT PAS JOLIE;

Rédigés par PIGAULT-LEBRUN.

Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides ?
PIRON, *Métromanie.*

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, derrière le Théâtre Français, no. 51.
1806.





LA

FAMILLE LUCEVAL,

OU

MÉMOIRES

D'UNE JEUNE FEMME

QUI N'ÉTAIT PAS JOLIE.

CHAPITRE PREMIER.

Tout change, parce que tout doit changer.

On ne parlait à Paris que de la colonie Luceval; c'est ainsi qu'on la nommait. On comparait François à Guillaume Penn : même franchise, même simplicité. On enviait le sort des paisibles habitans du hameau; on desirait, comme on desire à Paris,

très-vivement, d'en augmenter le nombre. On pressait le propriétaire de bâtir vingt maisons encore, et de tripler les produits; ce qui n'est pas à dédaigner.

Duval, général en chef, rue de Cléry, Duval, alors ministre des relations étrangères, et de plus forcé d'être orateur, car il n'avait pas de secrétaire, Duval répondait laconiquement à ces instances si flatteuses, que le bonheur d'une colonie n'est pas en proportion de son étendue et de sa population; qu'un petit état est plus facile à gouverner qu'un grand, et comme il n'est pas de principe qui ne doive être appuyé sur l'expérience, il observait que Robinson et Vendredi vécurent parfaitement heureux tant qu'ils furent seuls, et il ajoutait que sept à huit personnes opulentes et unies n'ont pas d'intérêt à courir des chances qui, sans rien ajouter à leur bien-

être, peuvent nuire à leur tranquillité.

Rien d'aussi chatouilleux que l'amour-propre; chacun a le sien, et le plus sot n'est pas celui qui en a le moins. On trouva les défaites de Duval offensantes, injurieuses; on ne dit pas hautement ce qu'on pensait, mais on passa subitement de l'engouement au dédain. On débita dans tous les cercles de Paris tout ce qu'on peut imaginer d'absurde sur la nouvelle colonie. On crut donner des ridicules aux colons : on les mit à portée de juger ceux qui venaient périodiquement manger leurs chapons, leur abricots et leurs fromages à la crême.

De cette foule que la curiosité et le désœuvrement avaient amenée chez Luceval, il ne resta que quelques honnêtes gens qui aimaient véritablement nos colons et la campagne. Attachés à tous les habitans, chéris de

chacun d'eux, ils logeaient indistinctement chez les uns ou les autres; assez ordinairement chez le premier qu'ils rencontraient en arrivant. On en était venu insensiblement à tout mettre en communauté, tout jusqu'aux affections du cœur.

On trouvait là, ce dont on parle sans cesse, et ce qui peut-être ne s'est réellement rencontré que chez Luceval, des plaisirs innocens et variés, de la raison sans pédantisme, des talens sans orgueil, de l'esprit sans prétention, de la gaîté sans licence. On était presque toujours réunis, et cependant chacun avait des habitudes relatives à sa situation ou à son âge. Mesdames Luceval et Sancy, par exemple, avaient remplacé les jeux d'exercice par des plaisirs doux, plus convenables à des femmes qui alaitent leurs enfans. Les soins intérieurs, qui ne sont pas sans agrément, parce

qu'ils occupent; le déjeuner, moment de la confiance et de la liberté; des lectures agréables ou utiles, employaient une partie de la matinée.

Vers le midi, les petites mamans prenaient leurs enfans et se réunissaient sur le boulingrin. Les jeunes bonnes suivaient, la barcelonnette au cou, roulant chacune un joli chariot, destiné à reposer les bras délicats de nos jolies dames. Un simple ruban fixait l'enfant. Chaque mère saisissait le timon leger. On parcourait les jardins, foulant tantôt l'herbe fine, tantôt s'égarant dans des bosquets qu'on aimait à revoir, parce qu'on y retrouvait à chaque pas d'heureux souvenirs. On riait, on chantait, on s'arrêtait; on parlait aux enfans, qui souriaient à ce qu'ils paraissaient entendre, et qui vraiment n'entendaient rien. Un baiser, récompense de leur intelligence prétendue, rendait de nouvelles for-

ces aux jeunes mères. Montait-on le rocher, ou la colline sur laquelle était bâti le temple? madame d'Egligny disputait aux petites bonnes le plaisir de pousser les chariots. Descendait-on? les jeunes mamans reprenaient leur course, et ne s'appercevaient pas que Zéphyr, dont elles semblaient défier l'agilité, se vengeait en dessinant des formes réservées à deux amours: c'était Luceval et Sancy. Ils en avaient la jeunesse, les graces, la fraîcheur. Ils étaient de toutes ces promenades, et ce qu'ils étaient forcés de sacrifier à la décence, tournait au profit du cœur.

On s'arrêtait enfin sous un ombrage touffu et frais. On s'asseyait sur le gazon; on y formait un cercle. Les enfans passaient des bras de leurs mamans dans ceux de leurs pères, de leurs amis. « Mon Dieu, ma fille, » que tu es laide! s'écriait quelquefois

» Manette, en regardant sa Caroline. » Et elle partait d'un éclat de rire; et le plus tendre baiser était la douce expiation que lui offrait sa mère.

Madame Sancy cherchait à ménager son amie : elle ne parlait jamais de son fils; elle le caressait en silence, et ce silence même donnait lieu à des réflexions secrètes, qui n'étaient pas à l'avantage de la petite Caroline.

C'est sous cet ombrage mystérieux, loin des regards profanes, que s'ouvrait le fichu discret, que se dénouait l'échelle de rubans, que paraissaient ces vases séducteurs, que pressaient de petites mains impatientes; c'est sous des lèvres avides que disparaissait la rose d'où jaillissaient des sources de vie.

Bientôt un doux sommeil fermait ces yeux, faibles encore. On apportait les barcelonnettes, on y déposait les enfans, et on n'entendait plus que

le gazouillement des oiseaux. Les mères attentives se partageaient entre leur ouvrage d'aiguille et leur tendre anxiété; les jeunes pères tiraient des coffres des chariots un échiquier pliant; madame d'Egligny y prenait un livre; les petites bonnes renouvelaient les guirlandes de fleurs qui paraient les barcelonnettes.

La cloche rappelait chacun chez soi. On avait jugé convenable de dîner tous à la même heure, pour être libre en même temps. C'est alors qu'on se rassemblait selon son goût, et les plaisirs du jour. C'est alors que madame Ducoudrai cherchait un air plus pur sous les bosquets solitaires. Quelquefois elle s'arrêtait devant un groupe; elle écoutait, lorsqu'on y parlait raison, ce qui arrivait fréquemment; elle y laissait son fils, son cher Edouard, que la solitude n'amusait pas, qui cherchait les jeux de l'en-

fance, qui n'avait pas de camarades de son âge, mais qui s'en était fait un du général, depuis qu'il était entré furtivement chez lui un matin pour lu, cacher sa jambe de bois. Le général avait décidé qu'un enfant espiègle est toujours un excellent militaire, et il apprenait à Edouard ses vieilles romances; il jouait avec lui à la bataille; il lui faisait des sabres de bois, des fusils de roseau; il lui montrait l'exercice; il lui permettait de tout retourner chez lui, et il n'y paraissait jamais, parce qu'une maison bien ordonnée et celle d'un vieux garçon ne se ressemblent point.

En conséquence, Edouard s'échappait de chez sa mère le plus souvent qu'il pouvait, d'abord parce qu'elle était triste, ensuite, parce qu'elle lui montrait à lire et à dessiner des yeux, ce qui l'ennuyait à la mort. Il courait de tous les côtés, jusqu'à ce qu'il eût

trouvé le général; et quand madame Ducoudrai voulait le ravoir, c'est là qu'elle l'envoyait chercher.

Elle savait gré au brave officier de ses soins et de ses complaisances. Elle ne le lui disait pas; mais elle s'arrêtait plus volontiers avec lui qu'avec les autres. Ce corps mutilé ne lui rappelait rien des jouissances de l'amour; sa conversation était toujours étrangère aux sensations du cœur: elle s'oubliait auprès de lui. Il était le seul qui pût la faire parler, et il en concevait une sorte d'orgueil.

« Corbleu, messieurs, disait-il à » Luceval et à Sancy, vous croyez que » pour plaire à une femme charmante, » il faut être un Adonis! Regardez-» moi; je ne suis pas beau, ou le diable » m'emporte! eh bien, c'est toujours » moi que cherche madame Ducou-» drai; ce n'est que moi qu'elle écoute » et à qui elle répond. Sa tristesse se

» modère, elle reprend ses pinceaux;
» etsavez-vousle premier usage qu'elle
» en fait? elle me peint en pied, mes-
» sieurs, avec ma jambe de bois, et
» un bras de moins. Allons, président,
» notre piquet. Je me crois en veine
» aujourd'hui, et je vous gagnerai
» vingt fiches. — Vous les perdrez,
» général. — C'est ce que nous ver-
» rons. »

Ce fut au milieu d'une de ces parties, lorsque Duval finissait une leçon d'astronomie, que les amis de Paris se plaçaient pour entendre une nouvelle symphonie concertante qu'allaient exécuter monsieur et madame Sancy, monsieur et madame Luceval, que François, allant et venant à son ordinaire, rencontra le père Dufour haletant, la pâleur sur le front, la douleur dans les yeux.

Le vieillard aborda François : c'est toujours à lui que s'adressaient ceux

qui avaient besoin de secours ou de consolations.

« Il vous est arrivé un malheur, » père Dufour? — Le plus grand de » tous, monsieur. — Parlez, mon ami, » parlez. — Notre gendre.... — Ni- » colas, le bon Nicolas! — En se lais- » sant glisser de dessus une meule de » foin.... — Il est tombé? — Sur les » pointes d'une fourche, qu'on avait » imprudemment plantée.... — Oh! » mon Dieu, mon Dieu! vit-il encore? » —Bientôt il ne vivra plus.—Lafleur, » Champagne, vîte un cabriolet! hâ- » tez-vous, il n'y a pas un instant à » perdre. — Que de bonté, monsieur! » vous allez envoyer.... — Je vais moi- » même, père Dufour, chercher, ame- » ner les gens de l'art les plus célè- » bres... — Il suffirait, Monsieur Fran- » çois, de charger un domestique... — » Mon ami, ne laissons jamais à d'au- » tres le plaisir d'être utiles, quand

» nous pouvons le goûter nous - mê-
» mes. » Et François monte en voiture; il est déjà sur la route de Paris : il presse, il pique le meilleur des chevaux de Luceval : dans deux heures il sera de retour.

Le vieillard le regardait aller; et quand il cessa de le voir, il éleva les yeux et les bras vers le ciel : « Bénis-
» sez-le, mon Dieu, qui lui avez donné
» votre bonté ! »

Les jeunes mères folâtraient, couraient sur le gazon. L'attitude du vieillard les frappe. Elle s'approchent, elles l'interrogent. Aussitôt la triste nouvelle se répand. Plus de ris, plus de jeux : on n'écoute que le cri de l'humanité souffrante.

Madame Luceval met des cordiaux dans un petit panier ; madame Sancy en emplit un autre de vieux linge. Elles veulent porter, présenter elles-mêmes l'offrande au malheur : elle en

sera plus chère à Nicolas. Il verra qu'on l'estime, qu'on l'aime; et s'il ne doit pas survivre à son accident, cette idée consolante l'aidera à mourir.

Tout le monde prend le chemin du village. Le général tenait Edouard par la main. « Viens, lui disait-il, accou-» tume-toi de bonne heure à voir des » malheureux : tu ne rencontreras que » cela dans le monde. »

Madame Ducoudrai marchait seule, l'œil morne, la tête penchée sur sa poitrine. Pauvre petite Marguerite! pensait-elle, bientôt, peut-être, tu sentiras comme moi, qu'on perd plus que la vie en perdant ce qu'on aime. La conformité de notre sort comblera l'intervalle qui nous sépare; nous mêlerons nos larmes : et à qui parlerait-on de sa peine, qu'à l'être infortuné, qui seul sait compatir à des maux qu'il éprouve?

On entre en silence dans la maison qu'habitaient la veille encore le contentement et la paix. Le malheureux était mourant. Le père et la mère Dufour, la jeune et intéressante Marguerite, deux enfans, qui balbutiaient à peine, étaient à genoux autour du lit, et demandaient à Dieu un père, un époux, un gendre. Dieu fut sourd à leurs prières.

Que j'aime ce rustre du bon Lafontaine, qui

. . . . . . Chez lui gardait un dieu de bois,
De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles.
Le rustre cependant s'en promettait merveilles;
Il lui coûtait autant que trois.

. . . .

A la fin se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en pièces l'idole.
. . . . . . Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole?
Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.

. . . .

Et puisque nous sommes en train de citer, un extrait de cette autre fable :

Un bloc de marbre était si beau,
Qu'un statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?
Sera-t-il dieu, table ou cuvette?

Il sera dieu, même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains! faites des vœux;
Voilà le maître de la terre.

L'artisan exprima si bien
Le caractère de l'idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquait rien
A Jupiter, que la parole.

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'ouvrage,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

Il était enfant en ceci :
Les enfans n'ont l'ame occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

. . . .

L'infortuné Nicolas parut se ranimer à l'aspect des soins qu'on lui prodigua, et du vif intérêt qu'il inspirait. Son œil, presqu'éteint, exprima encore la reconnaissance et l'affection. Il souleva avec effort une main déjà glacée, et montra Marguerite et ses enfans. Madame Ducoudrai fondit en pleurs. « Tels furent, s'écria-t-elle le dernier » signe, le dernier vœu de mon époux. » On les a oubliés, avec lui : la der- » nière volonté de Nicolas sera res- » pectée. » Elle embrasse la mère désolée ; elle prend un enfant sur chacun de ses genoux ; elle les presse contre son sein ; elle les a adoptés. Nicolas lui adresse un regard, qui eût payé les mines de Golconde.

François parut, accompagné d'un médecin et d'un chirurgien. Ils décidèrent, au simple attouchement du pouls, qu'il n'y avait pas de ressources. Ils essayèrent cependant de placer un

appareil, et le blessé expira dans leurs mains.

Aussitôt la maison retentit des gémissemens de ces infortunés. Madame Ducoudrai prit la main de Marguerite, soutint les pas chancelans de l'aîné des enfans, remit l'autre entre les bras du général, et sortit, sans s'inquiéter si les amis communs la suivaient ou non. Elle n'adressa pas un mot à Marguerite : persuade-t-on la douleur ? elle pleurait avec la jeune femme.

Les habitans de la colonie retournèrent chez eux, tristes, pensifs et se parlant à peine. Les gens fortunés ont besoin de ces scènes d'affliction qui les ramènent au sentiment de leur faiblesse, et du vide des plaisirs. C'est alors que se reployant sur soi-même, on se compare aux êtres souffrans dont on est environné ; qu'on sent que pour mourir en paix, il faut faire un digne emploi de la vie.

Luceval marchait seul, et ne paraissait pas plus profondément affecté que les autres. Se rappelait-il l'impression désagréable qu'avait fait éprouver à madame Luceval le dernier baiser pris à Marguerite, le jour du baptême ? craignait-il de laisser pénétrer ses véritables sentimens, ou était-il du nombre de ceux que la satiété en tout genre conduit à l'insouciance ?

François, toujours sévère envers lui-même, et juste et franc envers les autres, s'approcha de Luceval. « Monsieur, lui dit il, j'ai cessé d'être votre » tuteur.... — Mais vous êtes toujours » mon meilleur ami, François. — » Eh bien ! un ami vrai doit la vérité » à son ami, et si ses conseils ne sont » pas suivis, du moins n'a-t-il rien à se » reprocher. Voyons, monsieur, que » comptez vous faire pour cette mal- » heureuse famille ? — Mais, mon bon » ami, nous verrons. — Monsieur, le

» bienfait différé perd beaucoup de
» son prix ; c'est le choix heureux du
» moment qui fait valoir ce qu'on
» donne. — Eh bien, François, nous
» nous consulterons. — Pensez-vous,
» monsieur, à la froideur de vos ré-
» ponses ? vous conservez la plus vive
» affection pour madame de Luceval,
» et elle la mérite sans doute ; mais
» l'amour qu'elle vous inspire a-t-il
» fermé votre ame à la délicatesse et
» à la reconnaissance ? — Comment,
» François, à la reconnaissance ? —
» Avez-vous oublié que Marguerite est
» la première près de qui vous avez
» senti battre votre cœur, et ne devez-
» vous rien à celle qui vous a commu-
» niqué une seconde vie ? Avez-vous
» oublié que vous l'avez jugée digne
» de votre main, et que vous avez
» voulu la combler de richesses pour
» la consoler de vous avoir perdu ? Ce
» sentiment s'est éteint ; mais la déli-

» catesse vous permet-elle de l'aban-
» donner à l'infortune et à sa douleur,
» lorsque, par l'accomplissement cons-
» tant de ses devoirs, elle a acquis de
» nouveaux droits à votre estime? Ré-
» fléchissez, monsieur; interrogez vo-
» tre cœur; il vous parlera comme
» moi. — Mon ami, mon bon ami, je
» ne demande pas mieux que d'adou-
» cir le sort de cette jeune femme;
» mais encore faut-il le temps de pen-
» ser.....—J'ai pensé pour vous, et je
» ne vous laisserai que la satisfaction
» d'agir. — Voyons, mon bon ami,
» que croyez-vous qu'on puisse faire?

»—J'occupe le bas d'une de vos mai-
» sons. J'ai six pièces, et deux me suf-
» fisent. Je logerai la malheureuse fa-
» mille. —Bien. — M. Duval étudie et
» travaille à la bibliothèque; ainsi le
» bruit, les jeux des enfans ne lui
» donneront pas de distractions. — En-
» suite? — J'occuperai Marguerite, je

» l'emploierai utilement pour vos in-
» térêts; elle gagnera à la colonie de
» quoi élever honnêtement ses enfans.
» Elle a un bail très-long et très-avan-
» tageux : vous lui permettrez de dis-
» poser de la ferme d'après mes avis.
» Je placerai pour elle les bénéfices
» qu'elle en retirera; elle joindra tous
» les ans ses intérêts à ses capitaux;
» à l'expiration du bail, elle aura de
» quoi se faire un sort indépendant,
» et ces arrangemens, monsieur, ne
» vous coûteront qu'une signature.

» —Je la donnerai avec le plus grand
» plaisir. Mais il est dans les conve-
» nances que je prévienne madame
» Luceval. —Vous ne pouvez vous en
» dispenser; mais je crois, monsieur,
» qu'elle pensera comme nous. Elle
» est à l'âge heureux où le cœur suffit
» à peine au besoin d'aimer, où tous
» les genres d'affections lui sont pro-
» pres, et le plaisir simple et pur de

» secourir l'humanité souffrante, peut
» reposer un moment des agitations
» de l'amour. »

Madame Luceval ne fut pas précisément de l'avis de ces messieurs. En volant au secours de Nicolas, en consolant sa femme, elle avait cédé à un premier mouvement, toujours favorable au malheur. Mais au retour, elle avait eu le temps de réfléchir. Marguerite était encore très-jolie; les gens de Luceval avaient parlé; François lui-même avait jeté, sans s'en douter, quelque lumière sur cette liaison éteinte. Cependant, comment se refuser ouvertement à un acte de bienfaisance, que desiraient, que sollicitaient tous les membres de la société? Il fallait donner des prétextes plausibles, et la jeune dame sentait qu'une jalousie sans fondement réel n'eût été qu'un ridicule.

Elle se rendit au vœu général avec

cette facilité que semblait exiger la circonstance, et cette froideur qu'éprouvera toujours de l'épouse celle qui plut au mari, ne fût-ce qu'un instant. Elle observa seulement que la société était composée de manière à ce qu'on ne pût admettre Marguerite et ses enfans dans l'une des sept maisonnettes; qu'il serait absurde d'exposer les habitans de la colonie à rencontrer à chaque pas une femme, intéressante sans doute par sa situation, mais qui d'ailleurs ne pouvait convenir à personne; qu'enfin il y avait quelques bâtimens éloignés où on pouvait la loger conformément à son état.

Ces observations faisaient souffrir François. Parvenu près de son ancien maître, de l'état de domesticité, au rang d'ami et d'ami intime, il ne connaissait depuis trente ans que deux classes d'hommes, les honnêtes gens et

et les fripons. Il avait résisté aux premiers desirs de Luceval, parce qu'il avait senti que son pupille pourrait lui demander compte un jour d'une faiblesse qui eût excité le blâme général; mais il ne concevait rien à ces raffinemens, qui font adopter par la société une femme couverte de dentelles, et qui la forcent à en rejeter une autre qui se présente avec l'auréole des vertus. Bon François ! il n'était pas du dix-huitième siècle.

Luceval se tut; François ne répliqua rien. Il savait combien il était facile de réchauffer la bienfaisance de son élève; mais il sentait le danger de mettre en opposition la femme et le mari.

Le silence de Luceval, les ménagemens de François, n'influèrent en rien sur le sort de Marguerite. Madame Ducoudrai était maîtresse absolue chez

elle : elle y reçut la mère éplorée et ses malheureux enfans.

Marguerite était douce ; madame Ducoudraì n'était pas exigeante. Il s'établit entre elles une sorte d'intimité, que le même genre d'infortunes rendait chaque jour plus étroite. Elles ne sortaient presque jamais, et si elles voulaient jouir d'une heure de promenade, elles choisissaient le moment où elles étaient sûres de ne rencontrer personne dans les jardins. Le général seul était régulièrement admis chez elles, et il disait tout haut, que madame Ducoudraì était aussi estimable que belle, et que s'il avait son bras, sa jambe et vingt-cinq ans de moins, il faudrait, parbleu, qu'elle l'épousât.

Une belle action enflammait l'ame du vieux général ; il la louait, parce qu'il y trouvait du plaisir et de la justice. Sa franche vivacité ne lui per-

mettait jamais de réfléchir; il disait d'abord ce qu'il pensait, sans s'inquiéter des conséquences. Cependant ces éloges répétés semblaient être une satire directe de l'insouciance de quelques-uns des habitans. Madame Luceval s'appliquait secrètement des traits qui ne s'adressaient ni à elle, ni aux autres. Elle laissa échapper plusieurs fois des marques de mécontentement, et le président en parla enfin au général. « Je ne critique personne, ré-
» pondit celui-ci; je ne cherche à mé-
» contenter personne; mais il y aurait
» de la lâcheté, de la bassesse à me
» taire, d'après des considérations fri-
» voles, sur ce que je vois de beau,
» de grand, de sublime; et, ventre-
» bleu! je ne me tairai pas. »

On ne voyait plus madame Ducoudrai, et il était dans les convenances que Luceval allât quelquefois s'informer de sa santé, savoir si on fournis-

sait exactement à ses besoins, et à ces petites fantaisies que nous aimons tant à satisfaire. Ces visites, toujours très-courtes et peu fréquentes, inquiétaient madame Luceval. Son mari avait aimé Marguerite; il lui avait plu; elle était libre; elle pouvait se rappeler ses premières affections; la vanité, l'intérêt pouvaient faire le reste. A la vérité, l'amour de Luceval ne paraissait pas s'affaiblir; mais qui peut lire dans l'avenir? et les cœurs timides semblent se complaire à se créer un avenir effrayant.

Quelquefois aussi la jeune dame riait de ses craintes. Brillante de jeunesse, d'attraits, de parure, pouvait-elle craindre une simple paysanne? Cette réflexion, que l'amour-propre reproduisait souvent, eût peut-être calmé des inquiétudes, qui n'étaient pas encore fondées, si madame d'Egligny n'avait eu sur l'inconstance des

hommes une opinion qu'elle devait probablement à son expérience, et qu'elle n'avait pas la sagesse de dissimuler. Eclairer une femme trompée, c'est perdre une maison. Alimenter le soupçon au cœur de celle qui n'a aucun sujet légitime de craindre, c'est détruire le charme de l'illusion, et notre bonheur ne se compose que de cela.

Déjà les habitans commençaient à se voir moins. Une réserve marquée avait succédé à la confiance et à la gaîté. On n'avait à se plaindre de personne, et on croyait s'appercevoir qu'on cessait de se convenir.

Le président regrettait ces jours d'abandon et d'aimable folie, qui plaisent à tous les âges, quand ils sont réglés par la décence. Plein de pénétration, il démêla facilement la cause de la mésintelligence qui commençait

à se manifester, et il entreprit d'en effacer jusqu'au souvenir.

Il ne se fatigua point à combattre des opinions, à dissuader ceux qui ne voulaient pas l'être; il attaqua le mal dans sa source. « Monsieur, dit-il à » François, les crises violentes durent » peu : Marguerite doit commencer à » se calmer, et à sentir la nécessité de » se suffire à elle-même. M. Luce-» val a signé l'acte qui l'autorise à » disposer de sa ferme; il faut main-» tenant qu'un travail utile pour le » propriétaire et pour elle, lui per-» mette d'économiser ses petits reve-» nus : tels étaient, je crois, vos pro-» jets. — Mais, monsieur le président, » elle ne dépense rien, rien absolu-» ment chez madame Ducoudrai. — » La délicatesse ne lui permet pas d'y » rester plus long-temps. L'occupa-» tion, d'ailleurs, la distraira des idées » affligeantes que nourrit l'oisiveté,

» et sur lesquelles elle a ramené ma-
» dame Ducoudrai, qui déjà avait as-
» sez de sa douleur. Employez Mar-
» guerite dans les bâtimens extérieurs;
» qu'elle n'ait plus de communication
» directe avec nous : le sort de toute
» la vie de M. et de madame Luceval
» dépend de la conduite que vous al-
» lez tenir. —Vous m'effrayez, mon-
» sieur le président. — Des alarmes
» ne remédient à rien.— Mon pupille
» serait-il capable de s'oublier, de man-
» quer à sa femme? —Je ne le crois
» pas. Cependant cela n'est pas im-
» possible : madame Luceval le craint,
» et c'est assez.

» — Mais, croyez-vous, monsieur
» le président, que madame Ducou-
» drai permette à Marguerite. . . . —
» Mon cher François, à vingt-quatre
» ans on pleure facilement, on peut
» trouver même de la douceur à pleu-
» rer; mais à vingt-quatre ans on ne

» se voue pas aux larmes. Un moment » d'exaltation nous fait quelquefois » agir contre nos intérêts. Nous sen- » tons plus tard les désagrémens d'une » association qui n'a de rapports ni » avec nos goûts, ni avec notre tour- » nure d'esprit, ni même avec nos » moindres habitudes. Un amour-pro- » pre mal entendu nous empêche de » revenir sur une fausse démarche ; » mais nous cédons avec facilité, et » nous conservons une reconnaissance » secrète pour celui qui a eu l'adresse » de nous faire une douce violence. » Telle est, je crois, la position de » madame Ducoudrai. C'est à vous, » qui jouissez de la considération pa- » triarchale, à vous, que vos fonc- » tions autorisent à entrer par-tout, » à voir Marguerite, à lui parler, à » empêcher enfin que la défiance » n'amène l'aigreur entre de jeunes » époux, si dignes d'être heureux. »

Le président connaissait le cœur humain. Madame Ducoudrai n'opposa qu'une faible résistance. Marguerite était reconnaissante; mais elle ne fut pas fâchée d'être rendue à son indépendance. Elle sentait avec une satisfaction secrète, qu'éloignée de l'enclos, elle recevrait librement son père et sa mère, ses anciennes amies qui parlaient et entendaient son langage, et que sur-tout elle pourrait gâter ses enfans, sans qu'une protectrice lui observât que les vices de la première éducation influent sur le reste de la vie : tout était pour le mieux.

Elle alla fixer son domicile dans une ou deux chambres attenantes à la lingerie, dont la direction lui fut confiée par François. C'était un emploi nouveau qu'il créait. Il l'avait jusqu'alors exercé, aussi bien que peut le faire un homme; mais il s'en dé-

chargea avec plaisir, dès qu'il eut trouvé une femme intelligente et sûre. Il avait d'ailleurs tant de parties essentielles à surveiller !

Le président jouissait de son ouvrage. Il observait les différentes teintes des physionomies; elles paraissaient plus ouvertes, et il s'applaudissait chaque jour de ce qu'il avait fait. Il ne recueillit cependant aucun fruit de ses vastes conceptions. Un incident bien simple, bien naturel, et que sa prudence n'avait point prévu, renversa tout son plan.

Luceval trop jeune pour calculer rien, trop ardent pour être réservé, avait mis sa jeune épouse dans la nécessité de sevrer Caroline. Madame Luceval se consola aisément d'une distraction, qu'elle tourna à l'instant au profit de son repos et de ses goûts. Elle représenta la difficulté de priver du sein un enfant sous les yeux de sa

mère. Elle insista sur le besoin qu'avait du grand air et des alimens sains de la campagne, un enfant sevré brusquement. La conséquence était toute simple : c'est que Luceval devait la conduire à Paris.

Il fallait réellement qu'une demoiselle de seize ans, élevée dans le grand monde, habituée aux plaisirs bruyans, éprouvât ce que l'amour à de plus doux et de plus fort, pour passer, sans regretter rien, dix-huit mois dans un perpétuel tête-à-tête. Il était dans l'ordre des choses qu'on pensât enfin à sortir de cette espèce de léthargie, et il n'était pas malheureux d'avoir un motif qui mît en défaut la pénétration conjugale, et qui ne lui laissât aucun moyen de résistance.

Madame Sancy ne pouvait donner à son mari qu'un prétexte, qui n'eût pas réussi un an plus tôt, et auquel elle n'eût pas pensé : c'était le desir,

très-louable sans doute, de ne pas abandonner son amie pendant les incommodités d'une grossesse. Madame Luceval n'était pas incommodée du tout; mais cela vient du jour au lendemain.

Il est présumable que tout prétexte devait convenir à ces messieurs. La balançoire, les joûtes sur l'eau, le jeu de bague, et un autre jeu plus séduisant, avaient perdu l'attrait de la nouveauté. Il n'y avait qu'un pas à faire pour arriver à l'habitude; et de l'habitude à la satiété, il n'y a pas loin. On avait juré, on trouvait superbe d'aimer toute la vie; mais je ne sais quel malin démon soufflait intérieurement qu'une femme charmante a tout à gagner par la comparaison; et cette comparaison on n'était pas fâché de la faire.

Adorateurs déclarés de leurs femmes, ces messieurs n'avaient garde de se

faire des confidences. Mais ils agirent de concert, sans être convenus de rien. Il fut arrêté qu'on retournerait à Paris... pour plaire à ces dames : les maris adroits tirent parti de tout.

Il eût cependant été difficile à ceux-ci de ne pas céder. Les jeunes dames étaient vives, et la vivacité ne supporte pas la contradiction. Elles avaient l'habitude d'être prévenues en tout, de voir tout ployer sous des fantaisies quelquefois ridicules, mais toujours piquantes par les graces de la gaîté, et un enfant gâté s'irrite de la moindre résistance. Les deux jeunes gens s'étaient ployés, sans s'en appercevoir, à une sorte de dépendance. On ne secoue le joug de sa femme qu'à l'aide d'une révolution domestique, et tout le monde n'a pas le goût des révolutions.

Le président les vit partir avec peine ; mais il ne fut pas tenté d'abandonner

son champêtre et paisible asyle. Il lui restait le général qu'il aimait; madame Ducoudrai qu'il estimait, et qui, après tout, ne serait pas toujours inconsolable; Duval, a qui le dérangement des saisons donnait lieu de faire sur l'inclinaison de l'écliptique des raisonnemens toujours nouveaux, toujours très-savans, et toujours très-incertains; enfin le bon François, dont la conversation simple reposait l'esprit, en intéressant le cœur.

CHAPITRE II.

Caroline paraît sur la scène de la vie.

Y A-T-IL un bonheur durable? Dites-moi où on le trouve.

Est-ce au milieu d'un monceau d'or? Du moment où on n'éprouve plus de desirs qu'on ne puisse satisfaire, on a cessé de jouir.

Est-ce dans la considération que donne une grande place? Respects sans amour de la part des inférieurs; envie, persécutions de celle des concurrens; calomnies après la chute, et toujours la nécessité humiliante de flatter des supérieurs et de ramper devant eux.

Est-ce au pied des autels, qui promettent appui, consolations, et où on

ne trouve que tristesse, effroi, et des sens rebelles que le jeûne et l'ennui irritent souvent, et ne calment jamais.

Est-ce dans les douceurs de l'amour? Ses illusions se dissipent comme la rosée aux premiers rayons du soleil.

Est-ce dans l'éclat de la domination? Les travaux, l'insomnie, les soucis dévorans sont sur les marches du trône.

Où chercher le bonheur durable? où est-il? nulle part. Il n'existe point. Osons le ranger au nombre des chimères auxquelles les humains sacrifient leur courte vie.

Si un être quelconque veut n'être pas malheureux; s'il veut faire une espèce de compensation du bien et du mal, qu'il pratique non les vertus de la nature, elle n'en impose pas, elle ne donne que des appétits, qu'il pratique ce que le Contrat Social a nommé

vertus, parce que ce qui est utile, ce qui est bon à tous, doit être distingué et révéré.

Celui qui a le bon esprit d'adopter des principes dont ses ancêtres avaient reconnu l'utilité avant sa naissance, qui étend sur tout ce qui l'environne son active sollicitude, est déjà par le témoignage de sa conscience fort au-dessus du malheur.

Mais s'il sait adoucir ce que le bienfait a toujours d'amer; s'il a secouru avec cette modestie, ces égards compatissans que l'homme doit à l'homme souffrant; s'il répand sur sa femme, sur ses enfans la portion de bonheur qui leur est propre, l'affection des siens, la reconnaissance, les bénédictions publiques le rendront heureux, vraiment heureux un moment. Or, comme il n'est personne qui n'ait, selon ses ressources, ces moyens à sa disposition, il n'est personne aussi



qui, par une bonne action répétée, ne puisse échapper au vide affreux de la vie.

On me demandera maintenant quelle idée j'attache au mot *conscience*, qui vient de m'échapper. Un docteur répondrait que c'est un sentiment inné que Dieu a imprimé dans nos ames: Moi, qui ne suis pas savant, je dirai simplement que ma conscience innée était sans activité, avant qu'on m'eût enseigné ce qui est bon ou nuisible aux autres et à moi; et j'ajouterai que ma conscience n'est que mon propre témoignage de ce que j'ai fait de bien ou de mal, d'après les opinions et les principes reçus. Ce témoignage, le fléau, l'ennemi inséparable du méchant, est l'orgueil légitime et la récompense du juste, lors même qu'on lui refuse la justice qui lui est due: c'est de ce témoignage seul que dérivent les courts instans de bonheur

dont nous pouvons jouir. N'en cherchons point ailleurs. Misère, confusion, désordre, voilà ce qui reste à celui qui entreprend de briser la grande chaîne, dont il est lui-même un chaînon.

Marguerite n'était pas métaphysicienne. Jamais même elle n'avait entendu parler métaphysique qu'à son curé, qui n'y entendait rien. Mais Marguerite avait reçu des bienfaits; elle concevait le plaisir de la bienfaisance, et elle desirait secrètement l'occasion de s'élever jusqu'à ses bienfaiteurs; elle la trouva bientôt.

M. et madame Luceval avaient prié, en partant, François de trouver une bonne, une excellente sevreuse; et cela se trouve si facilement à la campagne, où toutes les femmes sont dans l'habitude de recevoir de l'argent, pour négliger, brusquer, tourmenter d'innocentes créatures! Celles qui ne

peuvent plus leur communiquer avec leur lait leurs inclinations vicieuses, s'empressent, pour de l'argent encore, d'accueillir ces victimes de l'insouciance paternelle; et ce qui peut leur arriver de moins malheureux, c'est que leur imbécille institutrice ne fasse que prolonger leur première imbécillité.

Ce départ précipité, cette espèce d'abandon, paraissaient extraordinaires à François. Il disait sa façon de penser à ce sujet au président: le président, qui prévoyait que François serait utile aux enfans comme il l'avait été au père, cherchait à entretenir cette affection qui devait se répandre sur toute une famille. Il fit convenir le tuteur qu'une femme grosse ne peut pas nourrir; qu'une femme délicate a des ménagemens à garder dans une semblable position, et que la preuve de confiance la plus

touchante que pouvaient lui donner M. et Madame Luceval, c'était de le charger exclusivement de la vie et du bien être de Caroline.

Ces raisons suffisaient à un homme qui se plaisait à estimer ceux qu'il aimait. Il trouvait même quelque orgueil à croire, avec M. le Président, que Luceval comptait, pour sa fille, sur ces soins tendres et désintéressés qu'il lui avait prodigués autrefois. « Aimable jeune homme, di-
» sait-il en cherchant une sevreuse,
» il veut que j'emporte au tombeau la
» satisfaction d'avoir élevé le père et
» les enfans ! »

Les sevreuses qu'il trouvait ne lui inspiraient que la défiance ou le dégoût. Il courait tout le jour; il rentrait, excédé de fatigue, et il trouvait le temps de veiller encore à ce que celle qu'il avait provisoirement chargéede soig ner Caroline, ne la laissât

manquer de rien. Quelquefois il l'endormait sur ses genoux.

C'est quelque chose de bien ridicule, n'est-ce pas, belles dames, qu'un homme qui endort un enfant? Voudriez-vous m'en dire la raison ?... Vous balbutiez; vous ne savez que répondre. Heureux, croyez-moi, celui qui a des faiblesses aimantes ! il ne brille pas, mais il jouit.

Un soir, François était rentré, désolé de l'inutilité de ses courses. Il prenait sa rôtie au vin, et, par intervalles, il chantait d'une voix rauque un air usé, en berçant Caroline. La petite lui souriait aussi agréablement que peut le faire un enfant qui n'est pas beau, et un baiser de François était le prix du sourire.

Marguerite entra. Elle avait besoin de quelques renseignemens sur ses occupations nouvelles, et depuis qu'elle ne rencontrait au hameau que des vi-

sages rians, elle y venait sans contrainte.

François, après lui avoir répondu, lui parla de ses fatigues, de leur but, et du peu de succès qu'il en attendait. Elle réfléchit un instant. Sa figure s'anima; ses yeux brillèrent d'un éclat nouveau; ses gestes annonçaient cette belle chaleur qui accompagne toujours une résolution noble.

Quel moyen plus sûr, en effet, de prouver à M. et à madame Luceval qu'elle est digne d'eux, que de se charger de leur enfant; de supporter les dégoûts qui naissent à chaque instant de l'imperfection des organes, et les contradictions que suscitent des volontés, d'autant plus opiniâtres, qu'elles sont encore sans objet déterminé par la raison; de veiller la nuit, et de guider le jour des pas encore incertains! Une mère se soumet quelquefois à ces devoirs pénibles; son

cœur l'y porte, quand elle en a un; une femme salariée promet, et feint de les remplir : celle-là est la plus estimable, qui, sans autre attrait que le plaisir de bien faire, entreprend volontairement cette longue et pénible tâche ; et c'est ce que fit Marguerite.

Voilà donc la fille unique, la seule héritière existante d'une immense fortune, bannie de l'intérieur des possessions de son père, reléguée avec des gagistes : telle est la première observation qui se présente à l'esprit.

Mais si l'on pense qu'il ne faut encore à Caroline que des alimens, un habit et un toit; qu'elle ignore ces habitudes étrangères à la nature, qui sont devenues pour nous des besoins impérieux ; si l'on pense que Caroline à la lingerie pouvait se permettre ce qu'on lui eût interdit sous les lambris dorés de sa mère ; que Marguerite se partageait également entre elle et ses enfans,

enfans, et qu'enfin les vertus simples de François veillaient sans cesse autour de son berceau, on jugera Caroline heureuse, et elle l'était en effet.

François écrivait à M. Luceval régulièrement une fois la semaine. Il faisait ses lettres longues, parce qu'il se complaisait à parler de l'enfant et qu'il entrait dans les plus petits détails. Luceval répondait exactement. Ses lettres exprimaient de l'affection pour sa fille, de l'estime et de la reconnaissance pour François : le bonhomme était enchanté.

Un courrier, porteur de billets ornés de jolies vignettes, apprit enfin aux habitans du hameau que madame Luceval était mère d'une seconde fille, qui effaçait ce qu'on avait vu de plus beau. Tant pis pour Caroline, disait tout bas le président. Tant mieux pour Caroline, disait tout haut François.

La nature lui a donné une compagne et une amie.

On s'attache par ses bienfaits, et depuis quelque temps le brave homme éprouvait le desir et le besoin de revoir son Adolphe. La naissance du bel enfant exigeait des félicitations : la bienséance fut le prétexte ; l'affection seule le fit partir.

François, pour être bien reçu, n'avait qu'à se présenter ; il le savait ; mais il savait aussi quel prix on attache à une jouissance inattendue. Il emmenait avec lui la petite Caroline, qui s'essayait à marcher, et qui commençait à articuler ces premiers mots si doux à l'oreille d'un père et d'une mère.

Ah, pensait François, quel plaisir ils auront à la voir trouver, perdre, chercher, retrouver l'équilibre ! Combien leurs cœurs seront émus lorsqu'ils

devineront les mots qu'elle balbutie à peine !

Rêves de bonheur rendent la peine légère. François était insensible à la gêne d'avoir pendant toute la route Caroline sur ses genoux. Il avait pris une femme ; mais ce n'était pas Marguerite, et l'enfant n'était bien qu'avec elle, ou François.

Ils arrivent. Luceval voit son vieux ami descendre de voiture ; il court, il est dans ses bras. Il caresse sa Caroline, qui ne le connaît plus, qui pleure, qui crie *papa*, et c'est à François que ce mot s'adresse ; c'est à lui qu'elle tend ses petits bras, c'est lui qu'elle semble implorer.

François était au désespoir que ce nom qu'il lui avait appris à prononcer pour son père, ne s'adressât qu'à celui qui à la vérité en remplissait les devoirs.... Luceval, frappé de la force de cet instinct qui attache exclusive-

ment l'enfance à ceux qu'elle reconnaît à leurs bienfaits et que le besoin d'un appui la force d'adopter, Luceval s'efforçait en vain de cacher sous un air de gaîté son embarras, et peut-être certains reproches intérieurs.... François, qui prenait toujours les choses du côté le plus avantageux, s'applaudissait que son pupille ne s'apperçût de rien. Ce cher Adolphe, pensait-il, combien il souffrirait, s'il avait vu que sa fille me préfère à lui !

Ils entrent dans la chambre de madame. François lui présente Caroline, qu'elle embrasse une fois, deux fois, pendant que le tuteur tourne une espèce de compliment, à la fin duquel on l'invite à s'approcher du berceau de Julie. Le bonhomme s'écrie qu'il est impossible en effet de rien voir de plus beau, et madame Luceval lui sourit.

Il prend Caroline dans ses bras, il

approche ses joues de celles de sa sœur. Charles, dit Caroline en pressant Julie de ses petites mains. Charles était le plus jeune des enfans de Marguerite.

« Il paraît, dit madame Luceval, » que Caroline aime beaucoup les pe- » tits habitans du hameau. Il faut l'y » reconduire; elle s'ennuierait ici. Je » le crois, madame, répondit Fran- » çois de la meilleure foi du monde. » Luceval rêvait, et ne disait rien.

Il ne restait plus, selon le digne homme, qu'à faire valoir un peu les talens de sa Caroline. Mettre dans le plus beau jour son adresse naissante, un entendement qui commençait à se développer, c'était plaire à ses parens, telle était la façon de voir de François. « Vous savez, madame, que Caroline » marche assez bien ? — Vous nous » l'avez écrit. Comment se portent

» nos amis du hameau ?—A merveilles,
» madame. Je vais la faire trotter sur
» ce tapis. — Et madame Ducoudrai ?
» — Toujours fort triste, madame.
» Allons, viens, mon enfant, viens. »
Il s'était mis à l'extrémité de la chambre, et la petite allait à lui, en appuyant un pied avec précaution, en cherchant bien l'à-plomb avant de lever l'autre; elle lui souriait, quand elle avait fait trois ou quatre pas; François l'encourageait de l'œil et de la voix; enfin elle courait dans ses bras, lorsqu'elle était assez près de lui pour ne rien craindre. « Comment
» donc, Monsieur François, mais elle
» est très-avancée! —N'est-il pas vrai,
» madame? Oh! je savais bien que ce
» tableau vous ferait le plus grand
» plaisir.... Et si vous l'entendiez par-
» ler! Caroline, voilà maman. » Et la petite court à la porte, en pleurant de joie, et en répétant, maman, ma-

man. C'était Marguerite qu'elle attendait.

Sa précipitation lui fait faire un faux pas. Elle tombe, elle se blesse au front; c'est François qui la relève. « Louison, vous n'entendez pas ma » fille qui crie? Donnez-la moi donc. » François s'empresse d'apporter Caroline; Louison présente Julie. « Vous ne » croiriez pas, Monsieur François, que » cette charmante Julie ne peut attendre le sein un moment : il faut que » je sois à ses ordres.—Mais, madame, » Caroline souffre.—Ah! voyez cela, » Louison.—Hé! madame, si sa mère » ne la soulage pas, du moins ne passera-t-elle pas dans les mains de ses » domestiques? » Et François cherche ce qu'il faut pour faire et mouiller une compresse. « Mon bon ami, vous » paraissez avoir de l'humeur. — » Non, monsieur, je n'en ai pas. — » Vous auriez tort, au reste; car vous

» devez sentir que la faiblesse d'un
» enfant de quinze jours réclame les
» premiers soins d'une mère.

» —Voilà une observation qui m'é-
» tait échappée, et que M. le Prési-
» dent m'aurait faite comme vous. Il
» m'a souvent fait revenir de certaines
» idées.... Je vous avoue que j'avais
» en effet de l'humeur, que j'en avais
» beaucoup, et je vous en demande
» pardon. Permettez que j'arrange la
» tête de Caroline. —Monsieur Fran-
» çois? — Madame? — S'il vous était
» égal de passer dans l'appartement de
» monsieur.... Je vous avoue que j'ai
» encore besoin de repos, et que les
» cris de deux enfans.... — Oh! c'est
» trop juste, madame. » Et François
passe chez monsieur.

Luceval le suit. « Mon bon ami, je
» voudrais bien dîner avec vous. —
» Monsieur, je compte sur ce plaisir-
» là. — Mais je ferais beaucoup de

» peine à madame, si je la laissais » seule, et vous savez que le bruit » l'incommode.—Allons, allons, mon » cher Adolphe, pas de contrainte » entre nous. Vous me ferez servir » ici, et ensuite je partirai. — Je suis » bien fâché de ce contre-temps; vous » serez seul, et.... — J'ai Caroline, » monsieur. — Vous vous ennuierez » avec elle. — Jamais nous ne nous » ennuyons ensemble. »

Luceval conservait pour son tuteur un grand fonds d'attachement; Caroline lui était chère: un père tient beaucoup moins qu'une mère à la figure de ses enfans. Mais l'empire de madame Luceval s'affermissait tous les jours. Ce n'était point par de grands airs, par des caprices, par des larmes qu'elle faisait tout ployer, c'était par une douceur insinuante, par les graces d'une figure enchanteresse, c'était à travers les expressions d'un attache-

ment réel qu'elle se laissait deviner, qu'elle inspirait l'idée de la prévenir, et sa reconnaissance était toujours le prix d'une soumission, dont on ne s'appercevait pas. On croyait n'avoir cédé qu'à son cœur, quand on avait réellement obéi.

Ce joug n'avait rien d'humiliant ni de pénible. Le public même, toujours malin, souvent méchant, ne pénétrait pas la jeune dame. Il citait Luceval comme le modèle et le plus fortuné des époux, et il proposait sa femme comme un exemple de tendresse, d'attention et d'égards.

Il est difficile qu'une autorité établie sur de semblables bases, ne dure pas long-temps. Celle de madame Luceval subsista, lorsqu'il ne restait que le souvenir de ses charmes; elle la soutint encore par les seules ressources de son esprit.

Elle avait aimé Caroline avec une

tendresse qui la rendait insensible à la défectuosité de ses traits. La beauté de Julie, dans qui elle se plaisait à se reconnaître, avait entraîné et fixé son cœur. Est-ce un crime de distinguer, parmi ces jeunes plantes, celle qui justifie le plus notre affection? c'en est un certainement de laisser percer une préférence, dont on n'est pas maître, mais dont on sent secrètement l'injustice, et de ne pas dédommager, par l'égalité de soins et de bienfaits, celle qu'on prive d'une partie des affections auxquelles elle a des droits sacrés. Est-ce ce que fit madame Luceval? c'est ce que nous verrons.

En dînant avec sa petite Caroline, François réfléchissait à ce qu'il avait vu, à ce qu'il avait entendu. Il se rappelait certains mots qui annonçaient la froideur, et, malgré le penchant qu'ont les honnêtes gens à juger favo-

rablement ceux qu'ils aiment, François avait au moins des doutes, et c'était un malheur pour lui. Il regardait l'enfant d'un air qui disait clairement : Ne crains rien, François te reste ; et l'instant d'après une pensée déchirante l'agitait ; il pouvait mourir, et alors.... « Allons, dit-il, en se le» vant de table, retournons au ha» meau, et consultons M. le Prési» dent. »

Il rentra chez madame avec Caroline : il fallait qu'elle prît congé de ses parens. On la caressa beaucoup, mais beaucoup. La jeune dame exprimait-elle la satisfaction de voir éloigner un enfant trop au-dessous d'elle et de sa sœur? La tendresse maternelle l'emportait-elle en ce moment sur un orgueil mal entendu ; réparait-elle les torts du matin? François ne vit, ne voulut voir que le triomphe de la nature, et ses soupçons s'évanouirent à

l'instant. Qu'ils sont heureux, ceux qui ne peuvent croire le mal, qui voyent le bien, même où il n'est pas, qui jugent enfin les hommes d'après eux, et qu'il est cruel de dissiper une erreur d'où dépend le calme de leur vie !

François remonta en voiture, détrompé, satisfait. Il reprit gaîment ses habitudes, Caroline les siennes; le président entretint facilement les idées riantes, qui charmaient les travaux du brave homme : tout allait au mieux.

Madame Luceval, parfaitement rétablie, se partageait entre Julie et le grand monde. Point de veilles trop prolongées; point de ces modes qui blessent la décence et exposent la santé; point de jeu, cette ressource des imbécilles et des gens désœuvrés; du reste, tout ce qui peut contribuer à embellir, à faire couler la vie, et

sur-tout cette variété précieuse, qui prévient l'ennui, et qu'on se procure si facilement avec du goût et de l'or.

A la vérité, les amis de madame Luceval étaient obligés d'acheter un peu les plaisirs qu'ils trouvaient chez elle. Il fallait entendre souvent l'éloge physique et même moral de mademoiselle Julie. On convenait facilement de sa rare beauté, il ne fallait pour cela que des yeux. On avait un peu plus de peine à reconnaître des intentions prononcées dans un geste, dans un sourire purement machinal : on avait alors le malheur de croire assez généralement que nous sommes sans intelligence avant le développement des organes qui nous servent à comparer; et sans doute le dernier degré de la sagesse humaine est d'avoir composé de ces organes un être abstrait qu'on appelle une ame.

Cependant, comme il est facile d'ê-

tre de l'avis d'une jolie femme, surtout quand elle est aimable, et qu'elle fait au mieux les honneurs de chez elle, on avouait, sans trop de résistance, que les organes de mademoiselle Julie étonneraient un jour les matérialistes et les spiritualistes. Cette opinion, énoncée avec la facilité et la délicatesse qui distinguent les gens bien élevés, était presque toujours suivie d'une fête plus ou moins agréable. Ainsi madame Luceval donnait souvent des fêtes, parce que tout le monde les aime, et que tout le monde savait le moyen de les amener.

Ces éloges, si innocens en apparence, et qui n'avaient réellement d'autre but que de plaire et de s'amuser, n'étaient point pourtant sans des inconvéniens graves. Ils entretenaient, ils augmentaient l'amour presque exclusif de la jeune dame pour Julie; ils le justifiaient à ses yeux.

Les premiers mots que pût entendre la malheureuse enfant, l'enivrèrent d'orgueil, et elle était encore aux portes de la vie.

Caroline ne recevait de compliment de personne, et elle n'en méritait point. Sa figure n'avait rien d'attrayant; son intelligence était celle d'une petite fille, dont on n'a pas fatigué la mémoire pour n'en faire qu'un perroquet; c'est-à-dire qu'elle n'avait que les idées propres à son âge, et qu'elle en avait peu.

Cependant Caroline, qui ne connaissait ni les louanges, ni les fêtes, était parfaitement heureuse à sa manière. Elle n'avait que les desirs de la nature, et ceux-là sont faciles à satisfaire. François, Marguerite, ses deux enfans composaient son univers. Les premiers faisaient tout pour elle, et n'en exigeaient rien : pouvait-elle ne pas les aimer? Guillaume et Charles

n'étaient pas si complaisans. Quelquefois au milieu du jeu le plus intéressant, on se brouillait, on se querellait sans savoir pourquoi ; on se quittait, et on se rapprochait bientôt par le besoin de jouer encore.

Duval et le président allaient souvent à la lingerie, le général quelquefois, et, assez ordinairement, madame Ducoudrai accompagnait son vieux héros. Caroline n'aimait pas ces visites, parce qu'il fallait répondre à ce qu'elle n'entendait pas, faire des révérences auxquelles elle ne trouvait aucune valeur ; et les enfans ne font sans contrainte que ce qui leur plait, ou ce qui leur paraît bon ou utile pour eux.

Ce que François avait fait pour son Adolphe, il le faisait encore pour sa fille. Il redevenait enfant auprès d'elle; il la consolait des brusqueries de Charles et de Guillaume, et tous les soirs

il lui donnait une leçon de lecture. Mais soit qu'il entendît mal l'art d'enseigner, soit que son élève manquât de dispositions ou de bonne volonté, Caroline faisait peu de progrès. François s'en affligeait sérieusement. Il s'était flatté que les qualités de l'esprit tiendraient un jour lieu de grâces et d'attraits. Il plaignait un enfant à qui la nature avait tout refusé; il se plaignait quelquefois à Caroline elle-même; Caroline le caressait, parce qu'elle le voyait mécontent; François se calmait et donnait une autre leçon, aussi infructueuse que les précédentes.

Il y eut encore quelques changemens au hameau. Le temps, qui seul cicatrise les plaies de l'ame, avait guéri madame Ducoudrai de la manie de s'affliger inutilement, et le temps, qui détruit tout, éteignit ce qui restait du général.

Tous ceux qui le connaissaient sentirent vivement cette perte. Le petit Edouard sur-tout regrettait son unique camarade. Plus âgé que Caroline et que les enfans de Marguerite, il ne prenait aucune part à des jeux qui avaient cessé de l'intéresser : qui pouvait d'ailleurs avoir pour lui cette bonté, ces complaisances, dont il ne sentit réellement la valeur que lorsqu'il en fut privé ?

Il avait suivi, en pleurant, le convoi de son bon ami. Tous les jours il allait joncher de fleurs la pierre modeste qui le couvrait. Il fit un faisceau des armes enfantines qu'il avait reçues de lui. Il les plaça dans l'endroit le plus apparent de sa chambre, et il écrivit dessous cette inscription naïve : *Il ne peut plus m'en faire ; je les conserverai toujours.*

Le président remarquait avec une vive satisfaction qu'Edouard était né

avec un excellent cœur. Mais il s'arrêtait devant le faisceau, l'œil morne, la tête penchée sur sa poitrine; il prenait le Polybe du général, il l'ouvrait de préférence aux feuillets les plus usés; il lisait, non pour comprendre, mais pour arrêter ses yeux sur les caractères qu'avait lus et relus son ami. Les moindres actions d'Edouard avaient l'empreinte de la mélancolie, et sa mère alarmée voyait son fils unique descendre au tombeau, sans avoir joui de la vie : les femmes sont extrêmes en tout.

Le président représentait à madame Ducoudrai que les affections de l'enfance varient comme les vents; que le chagrin d'Edouard se dissiperait devant un oiseau, un cerf-volant, une mouche. Mais persuade-t-on une mère? Madame Ducoudrai mena Edouard à Paris.

Le chapitre des conjectures est le

seul qu'on ne puisse terminer : le cœur humain a tant de ressorts cachés ! peut-être madame Ducoudrai ne se fût-elle pas décidée à quitter aussi facilement sa retraite un an ou deux plus tôt. Peut-être, indépendamment de l'intérêt que lui inspirait son fils, une voix secrète lui disait-elle qu'une veuve jeune encore, belle, aimable, et qui a eu enfin le bon esprit de se consoler, doit passer au milieu d'un monde, fait pour l'apprécier, les belles années qui lui restent encore. Les suites de son retour à la société prouvent au moins que ma conjecture n'est pas sans quelque vraisemblance. Un colonel, qui n'était pas aussi savant que M. Ducoudrai, mais qui portait un uniforme beaucoup plus galant, et qui le portait à merveilles, un colonel de hussards vit la jolie veuve, la trouva charmante, et osa le lui dire.

Souvent fillette écoute ce qu'elle

n'entend pas. Mais veuve qui écoute sans colère, donne nécessairement des espérances. M. de Surville en conçut de si fondées, qu'au bout de trois mois madame Ducoudrai, qui s'était promis de passer sa vie dans les larmes, jura au pied des autels de la passer dans les bras du colonel, et se trouva fort bien de son nouveau serment.

Cependant il est difficile d'accorder les plaisirs d'un nouveau mariage avec les soins que demande l'éducation d'un fils. Une femme, d'ailleurs, ne peut la pousser loin, et on tire peu d'instituteurs du corps des hussards. Edouard entra donc dans une excellente pension, où on apprenait tout, c'est-à-dire qu'on en sortait après avoir parlé de tout, et sans rien savoir à fond. En faut-il davantage pour un homme du bon ton? Le français aimable effleure tout et ne s'appesantit sur rien.

Le président avait perdu le général, et le départ de madame Ducoudrai avait ajouté au vide qu'il éprouvait déjà. Cependant fidèle, disait-il, au plan de vie qu'il s'était tracé, mais flatté peut-être, d'après le chapitre des conjectures, d'entendre murmurer autour de lui que le vrai mérite sait se suffire, il resta presque seul à l'hermitage, c'est ainsi qu'il appelait le hameau. Il n'avait pas tous les jours des visites, et comme il n'est pas d'hermite qui ne sente la nécessité d'échapper à l'ennui par le travail, le président, au lieu de faire des paniers de joncs, qui ont leur utilité, ou des *agnus Dei*, qui ne sont bons à rien, trouva plus convenable de passer ses jours à voyager dans l'espace. Duval le guidait dans les cieux, et le soir ils allaient tous deux à la lingerie, oublier Sirius et la Voie-Lactée au sein de la nature et de la simplicité.

Ils ne dédaignaient pas de descendre au niveau de la jolie et intéressante Marguerite ; ils se faisaient économistes avec François ; ils jouaient avec les enfans, et ils avouaient franchement que les corps terrestres avec qui on est en analogie directe, sont bien aussi dignes d'attention que les globes aériens, en faveur desquels pourtant on se donne la peine inutile d'étendre le chapitre des conjectures.

Comme les gens les moins instruits ne sont pas toujours les moins curieux, Marguerite et François se mêlaient quelquefois de parler astronomie. Ils mettaient ainsi nos astronomes dans la nécessité de leur répondre. Ceux-ci, pour mettre la science à leur portée, la dépouillaient de sa sublime et obscure enveloppe ; ils enseignaient ce qu'ils savaient de positif sans prétention, sans morgue, et comme rien ne rend un principe aussi clair

clair que l'application, le président faisait un soir une éclipse à François avec une pomme dans une main, et une bougie dans l'autre. Caroline, qu'on n'observait pas, qu'on croyait occupée à toute autre chose, était au contraire très-attentive. Elle s'écria tout-à-coup : « J'entends : quand je » ne verrai pas clair à midi, c'est qu'il » y aura une pomme entre le soleil et » moi. »

Dès ce moment les opinions se fixèrent. On sentit de quoi l'enfant serait capable, et François fut le seul qui n'eut point à se reprocher de ne l'avoir pas négligée.

Les honnêtes gens se plaisent à réparer leurs torts. Le président s'attacha à former, à développer le jugement de Caroline; Duval savait également piquer son amour-propre et fixer son attention. Il amenait une question; il y répondait de manière

à exciter de plus en plus la soif d'apprendre. Bientôt François recueillit le prix de ses soins : Caroline lut, et lut bien.

Dès-lors elle s'établit à la bibliothèque. Fière de ses progrès, elle lisait seule, elle lisait à Duval, elle lisait à tous ceux qui entraient. Elle se faisait expliquer ce qu'elle n'entendait pas ; elle oubliait rarement les explications reçues, et lorsqu'elle avait mérité et obtenu des éloges, elle courait en jouir auprès de Marguerite, et la poupée, ou les osselets faisaient oublier un moment les livres élémentaires.

A quelque chose malheur est bon, dit un vieux proverbe plein de sens. Si Caroline eût été belle, on en eût fait, comme de Julie, un joujou de salon. Entourée d'êtres superficiels, elle se fût laissé persuader, comme Julie, que la beauté tient lieu de tout,

qu'elle dispense de tout, et femme qui n'est que belle, est bien peu de chose, en vérité.

On admirait un monument superbe,
L'orgueil de trente potentats:
De ses débris, cachés sous l'herbe,
L'amateur s'éloigne à grands pas.

CHAPITRE III.

Scène qu'on a pu prévoir.

Le hameau, abandonné pendant quelque temps, se repeupla enfin par des causes aussi simples que celles qui en avaient fait un désert.

On vante beaucoup l'expérience : elle n'est utile qu'aux gens sans passions; elle est perdue pour les autres, et ceux-là composent les dix-neuf vingtièmes de l'espèce humaine. Madame de Surville, qui avait adoré M. Ducoudrai et qui l'avait oublié, était persuadée qu'elle aimerait le reste de sa vie M. de Surville, et pour l'aimer à son aise, elle était revenue s'établir avec lui au hameau. M. de Surville, qui s'était souvent marié à la manière des hussards et de beau-

coup d'autres, ne croyait pas aux passions éternelles. Mais il était persuadé qu'il n'est pas d'amour nouveau qui ne puisse soutenir l'épreuve d'une campagne. Il lui était donc indifférent d'être heureux six mois aux champs ou à la ville, et puis il n'était pas fâché de se distraire de ses habitudes, pour les reprendre avec plus de plaisir : il se laissa conduire au hameau.

M. et madame Sancy, très-jeunes encore, et par conséquent très-mauvais spéculateurs, avaient monté leur maison de Paris sur un ton que leur fortune ne leur permettait pas de soutenir. Ils ne tardèrent pas à s'appercevoir que l'unique moyen de conserver ce qui leur restait, était de restreindre leur dépense. Cependant il est dur de déchoir, de remettre ses loges aux différens théâtres, de n'avoir plus qu'un simple cabriolet, après avoir eu équipage, et d'entendre dire au-

tour de soi : On ne dîne plus chez eux qu'une fois la semaine.

Avec du courage, on peut déclarer publiquement qu'on cède à la crainte de se ruiner tout-à-fait; mais cet aveu n'est pas propre à rappeler la considération, sur-tout à Paris. Madame Sancy jugea à propos de mentir pour concilier sa vanité et ses intérêts. L'air épais de la ville lui devenait contraire; elle avait de fréquens maux de tête, et il est reçu qu'une femme qui a mal à la tête, doit prendre un parti sérieux. D'ailleurs, on touchait au printemps, et la première verdure, le premier chant des oiseaux sont si attrayans! enfin le chanteur le plus célèbre de l'Europe avait loué la maisonnette du général, et la campagne n'allait offrir qu'une suite de jouissances et d'enchantemens. M. et madame Sancy revinrent au hameau.

La vieille sœur du général s'était

retirée avec une pension de l'Etat, plus que suffisante à ses besoins. Le chanteur par excellence avait fait nettoyer, arranger, décorer la maisonnette, et il arriva, suivi de deux malles de musique et de quinze à vingt instrumens.

C'est un événement, même dans une capitale, que l'arrivée d'un tel personnage, à plus forte raison à la campagne, où on se fait d'une bagatelle une affaire importante. M. et madame Sancy, passionnés pour la musique, coururent recevoir le dieu du chant. Le président, Duval et les autres voulurent aussi voir un homme qui ne s'habillait, qui ne parlait, qui ne faisait rien comme personne. Un original a toujours un côté piquant, et la vanité du chanteur ne manqua pas d'attribuer à un empressement mérité, ce qu'il ne devait en grande partie qu'à la curiosité.

C'est le président qui se chargeait

de présenter Caroline aux arrivans. Il n'était ni chanteur, ni original; il avait des qualités, ce qui vaut mieux que des fredons, et les siennes commandaient l'estime et la confiance.

Ce n'était d'abord que par égard pour lui qu'on recevait Caroline. Insensiblement on s'y attachait : elle n'avait pas été gâtée, et ne croyait point qu'on dût faire tout pour elle. Douce, aimante, toujours disposée à obliger, comptant pour rien ses complaisances, pour tout celles qu'on lui accordait, elle forçait pour ainsi dire les cœurs à passer de la bienveillance à l'affection. C'est par ces moyens, qu'elle employait sans les connaître, par la seule impulsion de la nature, qu'elle trouva dans chacun des habitans un ami et un maître.

Elle dessinait auprès de madame de Surville; elle apprenait chez madame Sancy la musique instrumen-

tale; elle filait des sons chez le chanteur. Des succès rapides la rendaient plus avide d'apprendre, justifiaient les bontés de ses maîtres, en obtenaient la continuation. Ils étaient fiers de leur élève, et sans doute Caroline leur devait beaucoup; mais elle était née avec ce tact sûr, ce goût épuré, cette imagination forte, qui font seuls les grands artistes.

Le bon François était enchanté. Mais ce qui touchait, pénétrait son cœur, c'est que Caroline, après avoir passé la journée avec des personnes d'une classe distinguée, revenait le soir caresser Marguerite, et jouer gaîment avec ses enfans. Elle partageait leur souper frugal; elle s'endormait au milieu d'eux. « Elle est bonne, disait » François au président; elle aura des » talens; que n'a-t-elle aussi la beauté! » Elle aurait tout, répondait le président, et qui peut tout avoir? »

Il est une époque, où les époux les mieux assortis ne résistent pas au vide et à l'ennui de ces tête-à-têtes jadis si doux, si attrayans. Depuis long-temps Luceval et sa femme éprouvaient le besoin de se quitter, pour se retrouver avec quelque plaisir. Ce besoin se faisait sentir plus impérieusement d'année en année, et c'est au milieu d'un tourbillon aussi brillant que dispendieux, qu'ils s'étourdissaient sur une existence qu'ils n'avaient pas l'art d'utiliser.

Leur fortune ne souffrait pas cependant de la multiplicité des plaisirs. Madame d'Egligny était toujours à la tête de leur maison ; tout y respirait l'abondance : l'observateur seul pouvait deviner l'économie sage et bien entendue qui fournissait à tout ; mais observe-t-on à Paris ?

M. et madame Luceval ne redoutaient que le témoignage de leur rai-

son : on la retrouve malgré soi dans la solitude et le recueillement. Ils devaient donc avoir pour la vie champêtre un éloignement invincible, et depuis des années ils n'avaient point paru au hameau.

Qu'y auraient-ils fait? François était plus qu'un autre eux-mêmes, et il est très-commode de recevoir ses revenus et d'en donner quittance, sans se déranger de chez soi. Voir Caroline? elle était bien, très-bien; ils n'en pouvaient douter, et deux fois la semaine ils en recevaient des nouvelles.

En effet, François écrivait plus régulièrement encore, depuis qu'il pouvait annoncer des choses satisfaisantes. Il s'étendait avec complaisance sur l'étonnante facilité de l'enfant, sur son goût pour le travail, sur tout ce que vous savez déjà.

Vous sentez qu'on appréciait les détails de François d'après ses préven-

tions. On cherche toujours à faire valoir ceux à qui on s'intéresse, et la vieillesse exagère volontiers. Le bonhomme d'ailleurs était aussi étranger aux beaux arts qu'aux sciences exactes : de quel poids pouvait donc être son suffrage ? Et puis, quelle apparence que des femmes d'un certain genre donnassent régulièrement des leçons à une petite fille qui ne prévenait pas en sa faveur, lorsqu'une mère ne pouvait se ployer à montrer le piano, sur lequel elle excellait, à sa Julie qui lui était si chère ? Il n'était donc pas possible de croire qu'un enfant, élevé à la campagne, sût réellement quelque chose, lorsque cette charmante Julie, qui avait les maîtres les plus chers de Paris, ne savait encore rien. Tels étaient les raisonnemens de M. et de madame Luceval. Il fallut pourtant se rendre à l'évidence.

C'est par elle que le président vou-

lait faire revenir M. et madame Luceval de leur injustice : il n'attendait qu'une occasion : elle ne tarda pas à s'offrir.

On était à la fin de décembre. Le renouvellement prochain de l'année était une circonstance heureuse. « Ecri-
» vez à votre père et à votre mère,
» dit-il à Caroline. — Que leur écrirai-
» je, monsieur? — De l'embarras,
» Caroline, et vous avez lu madame
» de Sévigné! — Ce n'est pas le style
» qui m'embarrasse. — Alors, écoutez
» votre cœur. — Il ne me dit rien,
» monsieur. — Caroline! — J'écrirais
» facilement à François et à Margue-
» rite. — Vous leur devez beaucoup.
» Mais M. et madame Luceval.... —
» Que leur dois-je, monsieur? »

Le trait était violent; mais Caroline grandissait; elle commençait à sentir l'abandon et l'espèce de mépris auxquels on la livrait; son cœur était ul-

céré ; elle le soulageait du poids qui l'accablait.

Le président saisit les conséquences des dispositions réciproques des parens et de leur fille. Il employa, pour persuader Caroline, ce que la morale à d'insinuant, ce que la raison à de force. Elle répondait avec la franchise de l'innocence et la persuasion de son injure ; elle opposait au président des raisonnemens simples, mais sans réplique. Il ne lui restait qu'une ressource, celle de la prière, et il ne rougit pas d'y descendre.

Caroline ne savait pas résister à l'amitié. Elle écrivit ; mais le respect seul avait dicté sa lettre. Le président la prit, l'emporta. Ils répondront, pensait-il. Que leur lettre renferme une expression affectueuse, Caroline reviendra : la nature l'a faite pour aimer.

M. de Surville était à son régi-

ment ; Edouard à sa pension. Une femme sensible, privée de tous les objets qui lui sont chers, regarde autour d'elle, sur qui s'exercera sa sensibilité. La plupart se jettent dans le pays des chimères, et cet amour mystique n'est utile ni à elles, ni aux autres : madame de Surville avait en quelque sorte fixé Caroline auprès d'elle, et la moitié des journées se passait en leçons et en lectures.

Caroline avait crayonné une tête de Niobé avec une correction et un fini qui eussent fait honneur à un âge plus avancé. Le président la joignit à la lettre, et il écrivit lui-même qu'il ne doutait pas du plaisir que feraient ces essais intéressans, ni de celui qu'on éprouverait à en marquer à l'enfant la satisfaction qu'elle avait droit d'en attendre.

François voulait absolument porter lui-même le paquet. Le président crai-

gnait toujours qu'il ne s'éclairât enfin sur une erreur qu'il n'entretenait qu'à force de soins et d'adresse. Il trouva un prétexte, et il ne lui fut pas difficile de persuader François, accoutumé à céder à cet ascendant que prend toujours sur les autres un homme éclairé et respectable. On fit partir un domestique.

Il n'était plus permis à M. et à madame Luceval de douter de ce qu'affirmait un homme tel que le président. Il demeura constant que les caractères étaient ceux de Caroline, que le style était le sien, et que la Niobé n'avait point été retouchée.

Il est des momens heureux, où les cœurs que les petites passions ont écartés de la nature, y reviennent malgré eux. Luceval regarda sa femme; il trouva sur sa figure les regrets et la tendresse, et il lui proposa de répondre à Caroline. Il écrivit en père; ma-



dame Luceval prit la peine d'ajouter quelques lignes à la lettre. Ils félicitaient l'enfant, l'assuraient de leur affection, et l'invitaient à venir passer quelques jours à Paris. Le domestique fut renvoyé aussitôt, et revint porter la joie dans tous les cœurs. Caroline, attendrie, se reprochait la sécheresse de son style; François sentait le ridicule de ses soupçons sans cesse renaissans; le président s'applaudissait de son ouvrage.

Le porteur de cette lettre consolatrice n'était pas sorti des barrières, que madame Luceval réfléchissait déjà. Que ferait-elle de cette petite fille? Comment la produire dans un certain monde? Le moyen pour une jolie femme d'avouer un tel enfant? et si ce monde bizarre s'accoutumait à sa figure, qu'il lui sût gré de ses talens, quelle disgrace pour sa sœur, quel chagrin pour sa mère, de la voir ré-

duite à un rôle secondaire ! Elle faisait part de ses craintes à Luceval, qui ne pouvait plus se dispenser d'être de l'avis de madame.

Quel parti prendre ? Envoyer un contre-ordre était un moyen sûr ; mais oserait-on l'employer ? On discuta le pour et le contre, et quand on balance à faire une faute, on la commet rarement. M. et madame Luceval convinrent de ne pas revenir sur ce qui était fait, mais de se conduire à l'avenir avec plus de circonspection.

On finissait à peine de délibérer, que François entra au salon avec sa protégée. Faire habiller Caroline, monter avec elle en voiture, pousser le cheval à toutes jambes, avaient été l'affaire d'un instant.

Caroline, qui croyait avoir une injustice à réparer, se précipita dans les bras de ses parens. Elle en reçut quel-

ques caresses, qui la touchèrent jusqu'aux larmes. François debout, la tête et le corps en avant, un carton sous un bras, son mouchoir à la main, ne cherchait pas à cacher son émotion, et il mâchonnait entre ses dents : « M. le président le disait bien : » il est impossible de ne pas aimer ses » enfans. »

Madame Luceval se remit promptement d'une émotion, que sans doute elle ne jouait point, et elle examina attentivement sa fille. « Hé, mais, elle » est aussi bien mise que Julie! Pour-» quoi pas, madame, répondit le vieil-» lard ? n'est-elle pas sa sœur, et sa » sœur aînée ? — Vous ne m'avez pas » entendu, Monsieur François. Je m'é-» tonne seulement qu'on habille ainsi » au village. — Oh ! madame, je lui » fais tout faire par les meilleures ou-» vrières de Paris. — Mais, maman, » ne verrai-je pas ma sœur ? — Elle

» est allée avec madame d'Egligny a
» un excellent concert. Je ne néglige
» rien pour lui former le goût. A-pro-
» pos, mademoiselle, on dit que vous
» savez bien des choses ? — Bien des
» choses ! non, maman ; mais j'ai tâ-
» ché de répondre aux bontés de mes
» maîtres. Elle sait, reprit François....
» — Oui, oui, nous parlerons de cela
» ce soir. J'entends des équipages ;
» c'est sans doute ma fille qu'on ra-
» mène. »

C'était effectivement mademoiselle Julie que ramenaient sept à huit personnes. « Elle a l'oreille exercée, di-
» sait l'un ; elle a déjà un tact sûr,
» ajoutait l'autre ; elle n'applaudit
» qu'avec la majorité, assurait un troi-
» sième. Vraiment, reprenait madame
» Luceval, avec une feinte modestie,
» dont personne n'était dupe ? quoi,
» vous croyez réellement que ma Julie
» sera un jour quelque chose ? Unique,

» madame, unique, répétèrent les
» gâte-mères et les gâte-enfans. » Un seul homme se taisait, et ne levait pas les épaules, parce qu'il était poli.

François nomma Caroline à sa sœur. Elles s'embrassèrent avec la cordialité et la gaîté de cet âge. Que de peines se donnent plus tard les hommes pour étouffer ces premières impressions, ou pour les subordonner du moins aux petits intérêts qui les maîtrisent !

« Caroline sait, reprit François....
» — Je vous ai déjà dit, monsieur....
» — Elle sait, madame, très-bien lire
» et écrire. — Oui, oui, monsieur
» François, nous en sommes persua-
» dés. — Un peu d'astronomie, beau-
» coup de géographie, presque toute
» l'histoire moderne.... — Oh ! mon
» dieu, une savante ! — Elle pince
» agréablement de la harpe; elle des-
» sine d'une certaine force, et elle
» commence à chanter. — Et les choses

» utiles, Monsieur François ? l'écono-
» mie, l'art de tenir une maison? — Ma-
» dame, elle apprendra cela chez vous.
» Madame d'Egligny trouvera en Ca-
» roline une élève digne d'elle. » Madame Luçeval se pinça légèrement les lèvres.

« Mais est-il bien vrai, dit le mon-
» sieur, qui s'était tû, parce qu'il était
» poli, que mademoiselle sache tout
» cela ? Comment, monsieur, si cela
» est vrai, s'écria François ! » Et il exposa aux yeux des spectateurs les différens dessins que renfermait le carton. Il regardait autour de lui ; il paraissait chercher quelque chose : madame d'Egligny le devina. Elle se dégagea des bras de Caroline, qui la caressait, parce qu'elle voyait la bienveillance dans ses yeux. Il est un âge ou on sent sa faiblesse, le besoin d'un appui, et où on sait tant de gré à ceux qui veulent bien nous en servir !

Madame d'Egligny apporta la Niobé, et un murmure général se fit entendre. Ce n'étaient plus les ridicules flagorneries, dont un moment avant on enivrait une mère aveuglée; c'était de l'étonnement, de la satisfaction, qu'on ne pensait point à cacher, mais que la réflexion réprima bientôt : on s'apperçut que madame Luceval rougissait, et se pinçait les lèvres d'une manière très-visible cette fois.

« Bien pour le dessin, reprit le » monsieur. Mademoiselle a été au-delà » de ce qu'on pouvait raisonnable- » ment en attendre; mais les sciences » exactes..... — Interrogez, monsieur, » interrogez, dit François, d'un air » de confiance. Pourquoi fatiguer Ca- » roline, reprit madame Luceval? — » Eh! maman, je n'ai rien fait en- » core. »

On passe dans le cabinet d'étude de mademoiselle Julie. Madame Lu-

ceval, qui avait de l'humeur, beaucoup d'humeur, ne savait trop à quoi se décider. Elle sentit pourtant l'inconvenance de ne pas marquer, pour entendre sa fille, l'empressement qu'y mettaient des étrangers. D'ailleurs le monsieur qui devait interroger, qui était capable de le faire, et qui était juste, en dépit des petits ménagemens de coteries, était de ces hommes devant qui on est bien aise de se montrer tel qu'on doit être : il occupait une des premières places de l'Etat. Madame Luceval le suivit.

Qu'il était beau ce cabinet ! c'était le temple des muses. On y avait rassemblé l'essentiel en tout genre, et l'art avait tout décoré. Les gens sensés s'y occupaient, les gens frivoles s'y amusaient ; Julie seule y était déplacée, et ce n'est pas à elle que doit s'adresser le reproche. Pauvre enfant ?

« Voilà de jolies éditions, dit le

» monsieur.

» monsieur. Mademoiselle Caroline, » connaissez-vous ce livre-ci? — Non, » monsieur. — Vous ne connaissez » pas Helvétius, et l'autre qui suit? » — Je ne le connais pas davantage. » — C'est Montesquieu. Et ce troisième » ouvrage? — Je n'en ai pas même » entendu parler.

» — J'étais persuadée que les éloges » de M. François sont exagérés. — Un » moment, madame Luceval, un » moment. Je juge les maîtres avant » les élèves, et j'aurais très-mauvaise » opinion de ceux de mademoiselle, » s'ils lui faisaient lire ce qu'elle ne » peut encore entendre. Passons à un » autre rayon. Ah! ce sont des ro» mans. Mademoiselle, avez-vous lu » des romans? — Qu'est-ce que des ro» mans, monsieur? — C'est assez, ma» demoiselle; vous m'avez répondu. » Passons plus loin. Voilà un volume » qui ne doit pas vous être étranger.

» — Les Mondes de Fontenelle ? oh !
» je les sais par cœur. — Par cœur,
» mademoiselle, c'est bien fort. Dites-
» moi, croyez-vous la lune habitée ?
» — A quoi servirait-elle, monsieur,
» si elle ne l'était pas ? — A nous éclai-
» rer la nuit. — Nous l'éclairons à
» notre tour, et que penserait-on ici
» d'un habitant de la lune qui deman-
» derait si la terre produit des hommes ?
» — Bien, fort bien. Ces livres-ci,
» mademoiselle, les connaissez-vous ?
» — Euclide, Bezout ? oui, monsieur,
» je les connais un peu. — Un peu ?
» l'expression est modeste. Quels sont
» les corps qu'on nomme solides ? —
» C'est, monsieur, tout ce qui a les
» trois dimensions, longueur, largeur
» et profondeur. — Mademoiselle,
» vous avez de bons maîtres.

» — En voilà assez, monsieur, en
» voilà assez. — Pas encore, madame.
» C'est vous rendre service que vous

» prouver ce que vaut cette enfant. »
Et le monsieur interroge sur la géographie, sur l'histoire ; et toujours des réponses précises, et qui annoncent que le jugement apprécie ce que la mémoire a classé.

« Nous devions d'abord, poursuivit » le monsieur, nous occuper de la » sœur aînée. Voyons maintenant la » cadette. Plus jeune d'un an, elle » doit être moins avancée. » Le monsieur hasarde une question fort simple ; Julie se trouble, ne sait que répondre ; sa mère souffre horriblement.

Caroline s'approche de Julie, la caresse, l'encourage, et lui souffle enfin ses réponses aussi bas que possible. Le monsieur prend Caroline, l'embrasse et lui dit : « Vous avez un bon » cœur, ce qui est fort au-dessus de » la science. »

François ne se sentait pas d'aise, et

vous savez comment il marquait sa joie. Il ne sautait plus aussi haut qu'autrefois; mais il sautait encore, il riait, et se frappait les genoux des deux mains.

Madame Luceval fit observer à son mari l'inconvenance de cette conduite; et le mari le plus docile n'entend pas toujours bien. Luceval crut que madame desirait qu'il fît valoir les qualités, qui pouvaient faire pardonner ce défaut d'usage, et il s'étendit avec complaisance sur la probité, le désintéressement de François, sur les services essentiels qu'il ne cessait de rendre à sa famille. Le monsieur embrassa aussi le vieillard.

Les gens qui ont perdu l'habitude de céder, n'ont quelquefois qu'un parti à prendre, celui de paraître approuver; c'est ce que fit madame Luceval.

On se mit à table, et le monsieur

se plaça entre François et Caroline. Madame Luceval avait à ses côtés sa fille chérie, et un original qui avait entendu parler un peu de tout, qui parlait de tout lui-même, qui s'était fait une espèce de réputation à force d'audace, et qui était bien reçu de ceux qui aiment assez la louange pour n'être pas difficiles sur la source d'où elle part. Son grand talent, le seul qu'il possédât réellement, était de trouver le faible des gens qui voulaient bien l'admettre, et il disait qu'après cette découverte il n'est personne qu'on ne puisse mener par le nez. C'est peut-être la seule chose sensée qu'il ait dite de sa vie.

Il ne cessa, pendant le dîner, de louer mademoiselle Julie, et il s'étonnait de ne pouvoir arracher à sa mère ce sourire d'approbation, si facile à obtenir. Madame Luceval avait de l'esprit; elle sentait intérieurement l'infériorité

de Julie, et un regard dédaigneux fit sentir au louangeur la nécessité d'attendre et de saisir le moment favorable.

On ne reste pas long-temps à table, quand la maîtresse de la maison a de l'humeur; et femme qui en a, n'est pas plus à son aise debout qu'à table. Madame Luceval allait, venait, répondait de travers, et se flattait qu'enfin ses convives la laisseraient libre : les épreuves n'étaient pas terminées.

Malgré la rapidité avec laquelle s'étaient succédés les services, le monsieur avait trouvé le temps de causer un peu avec Caroline et François. Il avait dit quelques mots à l'oreille de son domestique, et au moment où madame Luceval, ne sachant plus quelle contenance prendre, allait passer chez elle, le laquais rentra avec une harpe superbe dans ses bras, et de la musique dans ses poches.

Madame Luceval frémit de colère et courut à son piano. Elle excellait sur cet instrument, et jamais peut-être elle ne l'avait touché avec autant de perfection, qu'à l'instant où la délicatesse lui faisait une loi de ne nuire à personne. « Le trait n'est pas généreux, lui dit à demi-voix le monsieur. » Et se tournant vers l'auditoire enchanté : « Faut-il, messieurs, » parce qu'on a joui de l'éclat et du » parfum de la rose, dédaigner la » simple violette? Allons, mademoi- » selle Caroline, prenez cette harpe, » et forcez-nous à rendre à madame » Sancy la justice qu'ont obtenue vos » autres maîtres. »

Caroline se jugeait si loin de sa mère, qu'elle ne crut pas pouvoir craindre de comparaison, et personne, en effet, ne pensa à en faire. Sans prétendre à d'autre mérite que celui de la complaisance, l'enfant préluda,

exécuta un morceau facile ; mais elle sut le rendre agréable. Elle chanta une romance, et sa voix parut juste, pleine, harmonieuse et expressive. Madame Luceval, hors d'elle, ne se possédant plus, allait enfin éclater. Le monsieur lui prit la main, la conduisit à son appartement, et lui dit : « On n'est pas » toujours heureux, madame, dans » le bien qu'on se propose de faire. Je » vous aurai du moins rendu un ser- » vice réel, en prévenant une scène » qui vous eût rendu la fable de tout » Paris. »

L'importance du personnage ne permettait pas à madame Luceval de donner un libre cours aux passions qui l'agitaient. La nature comprimée se soulagea d'une manière indépendante de notre volonté : un ruisseau de larmes coula.

« Pleurez, madame, pleurez, dit le » monsieur, votre aveuglement pour

» un de vos enfans, et votre injustice
» envers l'autre ; pleurez la perte d'un
» excellent cœur, que vous éloignerez
» enfin sans retour. Vous pleurerez
» plus tard la nullité absolue de celle
» qui est votre véritable victime. La
» beauté altière et ignorante ne sur-
» prend que les yeux et ne leur plaît
» qu'un moment : la laideur aimable
» attire peu-à-peu, se fait des amis, et
» n'en perd aucun.

» Ne croyez pas, au reste, que j'aie
» entendu des plaintes de Caroline,
» ni de François. J'ai démêlé d'abord
» en vous des sentimens, qu'ils ne
» soupçonnent ni l'un ni l'autre, et
» que je vous engage à leur cacher
» pour votre honneur et leur repos. »
Il sortit.

Il est des circonstances où, pour frapper juste, il faut frapper fort. C'est ce qu'avait fait le monsieur. Il avait mis à nu le cœur de madame

Luceval; il l'avait convaincue de ce que sa conduite avait de répréhensible, et il fallait nécessairement qu'elle choisît, ou de réparer ses torts, ou de s'étourdir sur ce qu'ils avaient d'odieux, en les aggravant. Elle ne s'était rien permis qui exigeât entr'elle et François de ces explications qui coûtent toujours beaucoup à l'amour-propre. Elle était maîtresse encore de revenir, comme un soleil doux dissipe insensiblement les nuages qui en dérobent l'influence et l'éclat. Il ne fallait, enfin, qu'écouter la raison; mais les passions sont-elles susceptibles de l'entendre?

Madame Luceval, restée seule, se livra à une impétuosité qu'elle ne daigna point maîtriser. La violence de l'orage fut en proportion des efforts qu'elle avait faits pour se contenir; elle imputa à son mari les désagrémens qu'elle avait éprouvés, et dont

elle était l'unique cause. Elle lui reprocha l'humiliation où on avait constamment tenu Julie ; elle accusa sa mère d'avoir cherché à faire valoir exclusivement Caroline.

Une mère qui aime assez ses enfans pour leur sacrifier le reste de sa vie, et qui se retire volontairement avec eux, ne peut vouloir que leur bien ; mais il faut que ses vues conviennent à tous, et rarement la fille voit comme la mère. Madame d'Egligny se reposait sur la droiture de ses intentions. Piquée cependant du ton d'autorité qu'on prenait avec elle, elle se défendit avec une dignité qui eût pu réussir dans un moment de calme, mais qui ne convenait point à celui-ci. Luceval, étonné, terrifié, ne put articuler un mot. Les raisonnemens, la noble fierté de l'une, le silence de l'autre, furent interprétés de la manière la plus défavorable, et ajoutèrent à des

transports qui déjà tenaient du délire.

On entendit quelque bruit dans l'antichambre. Luceval pria, supplia sa femme de se modérer et de ne pas rendre des étrangers témoins d'une scène qui l'affligeait autant qu'elle était indécente. Madame Luceval se rappela que des yeux ardens, un front rouge et des muscles tendus ne font pas valoir une jolie femme. Elle s'efforça de se remettre, et affecta une sérénité qui était loin de son cœur.

C'était Caroline qui se retirait dans sa chambre, et qui venait prendre congé de ses parens; c'était François qui venait la présenter à la tendresse de sa mère : ils étaient loin de soupçonner ce qui se passait.

Luceval et madame d'Egligny embrassèrent Caroline; sa mère lui parla ainsi : « Mademoiselle, une femme » ne réussit à Paris qu'autant qu'elle » est jolie, et malheureusement vous

» ne l'êtes point.—J'ignorais, maman,
» que ce fût un malheur.—Je ne vous
» prie pas de répondre, mademoiselle,
» mais d'écouter. Vous avez au ha-
» meau d'excellens maîtres; je les crois
» seuls capables de terminer votre
» éducation, et le plus mauvais service
» qu'on pût vous rendre, serait de vous
» faire perdre du temps ici. M. Fran-
» çois voudra bien vous reconduire
» demain matin.

» Quoi! madame, s'écria le vieil-
» lard, un jour, rien qu'un jour, et
» vous la renvoyez avec une indiffé-
» rence qui tient de la dureté!—N'ou-
» bliez pas, monsieur, que j'ai le droit
» de disposer de ma fille.—J'ai peut-
» être, madame, celui de la défendre.
» —Qui vous l'aurait donné?—Cin-
» quante ans de services.—Ils ont été
» payés.—Ma chère amie, je vous sup-
» plie de ménager François.—Madame
» ne m'humilie point, monsieur; elle

» sait qu'il est des services qui ne se
» payent pas. Cependant elle me fait
» bien du mal, je l'avoue ; elle détruit
» une erreur que M. le Président a
» long-temps entretenue, et à laquelle
» il m'est bien dur de renoncer. J'ai
» donc le malheur de savoir que Caro-
» line est étrangère ici! Mais elle a
» douze ans, et la maison de Margue-
» rite ne lui convient plus. C'est auprès
» de vous, madame, que la bienséance
» et la nature ont marqué sa place ;
» je vous suis assez attaché pour oser
» vous résister : Caroline ne partira
» point. — Elle partira ; je le veux, je
» je l'ordonne... Voulez-vous me la
» faire détester ?

» — Qu'est devenu mon Adolphe,
» que la seule idée du bien enflam-
» mait autrefois ? où est cet enfant
» que j'ai formé à la vertu, et que
» j'ai toujours trouvé docile à sa voix ?
» il souffre qu'on opprime sa fille ; il

» se tait; il tremble devant une femme
» que son autorité rendrait à la rai-
» son ! Malheureux Adolphe, il est
» donc vrai que Caroline n'a plus de
» parens, que je lui reste seul au
» monde. Eh bien, seul, je remplirai
» envers elle des devoirs qui ne sont
» pas les miens; seul, je lui tiendrai
» lieu de tout ce qu'elle a perdu.
» Non, elle ne restera pas parmi vous;
» je ne la laisserai pas à la merci
» d'une mère cruelle, n'ayant pour
» appui qu'un père sans énergie, et
» qu'une grand'mère sans considéra-
» tion. Viens, enfant malheureusement
» né, viens, suis un vieillard qui t'a-
» dopte et qui te consacre ses derniers
» jours. Ces bienfaits que je refusais,
» lorsque je vous mariai, et que je me
» félicite maintenant d'avoir reçus, je
» les ai économisés, accumulés; ils as-
» sureront l'indépendance de Caroline,
» et plus tard, son cœur et ses talens

» seront sa dot, et la mettront au-des-
» sus de vous.

» Les cruels, disait Caroline, en
» pleurant et en suivant François !
» j'aurais eu tant de plaisir à les ai-
» mer ! »

François eût pu parler deux heures encore, sans que personne l'interrompît. Madame d'Egligny et Luceval pensaient comme lui, et ils attendaient l'effet que produiraient des vérités dures, mais incontestables, sur une femme qui n'était à seize ans qu'amour et sensibilité. Madame Luceval, outrée de ce qu'elle avait entendu, désespérée, peut-être, de s'être avancée au point de ne pouvoir revenir, était dans un état à exciter la pitié de tous ceux qui en eussent ignoré la cause. Luceval, toujours faible et bon, lui prodigua toutes sortes de secours. Elle retrouva enfin l'usage de ses sens. Ses yeux adoucis et baissés; son teint, où

reparaissaient les roses ; une certaine langueur, répandue sur toute sa personne, rappelèrent à Luceval ces momens déjà si loin, où l'amour vainqueur chassait le desir, qui se reproduisait pour assurer un nouveau triomphe à l'amour. C'est Manette qu'il voyait, parée des charmes de sa première jeunesse. La nature les rapprocha, et au milieu des plus doux transports, Manette exigea qu'on répétât après elle : ni Caroline, ni François.

CHAPITRE IV.

Consolations aux laides.

François avait entraîné sa pupille. Il l'avait arrachée d'une maison dont l'air seul l'oppressait. C'est dans un hôtel garni qu'il avait conduit la fille du plus riche particulier de Paris. Là, ils pouvaient pleurer sans témoins : les gens indifférens gênent la douleur, et la douleur, comme nos autres sensations, aime la liberté.

Il est des intervalles aux larmes, comme aux ris. François cessa de s'affliger, et Caroline reprit un air serein, parce qu'elle crut que François avait trouvé des motifs de consolation. Ils entendent des plaintes, des gémissemens sourds; ils s'approchent d'une légère cloison; ils prêtent l'oreille; ils

retiennent leur haleine : c'est un être souffrant, ils n'en peuvent douter. Ils oublient leurs propres maux ; François prend sa bougie ; Caroline le suit ; ils frappent doucement à la porte d'un modeste cabinet.

C'est une femme qui ouvre, une femme jeune encore, éplorée, pâle, chancelante. Caroline se jette dans ses bras. François, à qui l'âge a donné de l'expérience, la regarde attentivement. Sa figure est touchante, tout en elle annonce l'infortune ; elle a des droits aux secours du vieillard.

« Qui êtes-vous, madame ? pour-
» quoi pleurez-vous ? peut-on adoucir
» vos chagrins ? Je ne vous connais
» pas ; j'ai quelquefois été trompé ;
» vous allez me tromper peut-être ;
» mais j'aime mieux l'être encore, que
» de résister à mon cœur.

» Les malheureux trompent-ils, de-
» mandait Caroline ? N'est-ce pas eux

» au contraire, qu'on accable, qu'on » écrase? Mademoiselle, avez vous » aussi une mère, qui ne vous aime » pas?

» — Aimable enfant, je n'ai plus » de mère.... — Ni moi non plus; mais » voilà mon père; le bon François ne » m'abandonnera pas, il l'a promis, » et jamais il n'a manqué à sa parole: » confiez-lui donc votre peine, puis- » qu'il s'est engagé à l'adoucir.

» — Mon récit sera court, monsieur. » Je suis bien née; mes parens ont » presque tout perdu; ils ne sont plus, » et ils ne m'ont laissé que quelques » arpens et une chaumière qu'un voi- » sin avide m'a contestés. J'avais tout » pour moi, hors la forme, et je me » suis vu dépouillée par un premier » jugement. J'en ai appelé, et je suis » venue solliciter à Paris. J'avais peu » de ressources, et j'ai dépensé ce qui » me restait en quelques semaines. J'ai

» travaillé de mes mains pour vivre....
» — Ah! vous savez travailler? il me
» vient une idée que je vous commu-
» querai tout-à-l'heure. Mais, dites-
» moi, de quoi vous affligez-vous? se-
» rait-ce de la nécessité de vous livrer
» à un travail, honorable, puisqu'il
» vous est utile? — Je ne m'afflige,
» monsieur, que de son insuffisance.
» Je n'ai plus rien à vendre, et de-
» puis hier, je n'ai pas mangé.

» — Voyons votre ouvrage, made-
» moiselle. Ah! vous brodez, bon.
» Vous travaillez en linge, à merveilles!
» Une robe commencée, de mieux en
» mieux. Mais comment se fait-il, ma-
» demoiselle, qu'avec autant d'ou-
» vrage vous soyez dans un dénue-
» ment absolu? cela n'est pas croyable.
» — Monsieur, on ne paye mes ou-
» vrages que quand je les rends, et
» vous voyez que ceux-ci sont loin
» d'être terminés. — Et pourquoi en-

» treprendre tant à-la-fois ? — Hélas !
» monsieur, tout le monde est pressé
» de jouir, et si je me conduisais au-
» trement, on porterait ailleurs ce
» qu'on attend, quand j'ai commencé.
» Vous savez.... — N'ajoutez pas un
» mot, mademoiselle. Croyez, que
» s'il ne s'agissait que de quelques
» louis, je vous les aurais donnés,
» sans vous faire la moindre question;
» mais j'ai un projet qui exige....

» Prenez, mademoiselle, prenez.
» Voilà du pain, des fruits, du vin ;
» c'est tout ce que j'ai trouvé dans
» notre chambre. » C'est Caroline qui
parlait.

L'inconnue se courbait devant l'enfant, prenait ses mains, les baisait, était presque à genoux devant elle. « Dieu vous bénira, chère enfant, s'il
» est vrai que les prières de l'infor-
» tuné arrivent jusqu'à lui. »

Le vrai malheur a un accent, qu'i-

mite mal le mensonge. Le malheureux, qui ne se reproche rien, conserve une noble fierté, dont n'approche jamais, l'intrigue ou la bassesse: telles furent les premières réflexions de François. Il présentait des alimens à l'inconnue avec une bonté compatissante. Il lui adressait de ces mots que le cœur seul inspire, et que l'infortune entend si bien! Il s'expliqua enfin plus clairement.

« Mademoiselle, votre sort changera, je vous en réponds, si comme je » me plais à le croire, vous m'avez dit » la vérité. Ecoutez-moi. Je me suis » chargé de cette enfant, et mes soins » ne lui suffisent plus. Il lui faut une » compagne douce, sage, bien élevée, » qui éclaire son inexpérience, et l'ins- » truise dans les ouvrages utiles, que » dédaignent beaucoup de femmes, » et qui cependant n'échauffent pas, » comme les veilles, ne flétrissent pas,

» comme l'usage immodéré des plaisirs, et donnent sur-tout, à celles qui » s'y livrent, l'habitude de se suffire » et de vivre chez elles. Vous sentez » de quelle importance il est pour » moi de bien choisir. Je suis comptable à la société de ce trésor, et je » veux savoir rigoureusement à qui » je le confie. Voyons, mademoiselle, » les preuves de ce que vous avez » avancé. »

L'inconnue présente quelques papiers. « Vous vous nommez Lori, et » vous avez vingt-quatre ans : c'est » l'âge de la raison. Vous êtes fille d'un » négociant de Bordeaux. Votre père » a fait de mauvaises affaires, mais il » a tout payé avec les intérêts... C'était » un honnête homme que votre père. » Il a légué à votre mère son honorable pauvreté, et vous l'avez sou- » tenue jusqu'à sa mort.... c'est beau, » mademoiselle, très-beau. Vous ré-

» sistez

» sistez à l'homme avide qui veut vous » chasser de votre patrimoine ; c'est » juste. Secours au faible, résistance » à l'oppression. Et tout cela est signé » de votre maire, de votre préfet, etc.

» Dites-moi, mademoiselle, avez- » vous un avoué qui entende les affai- » res ? — Oui, monsieur ; mais il faut » faire des avances, je ne le peux pas, » et je perdrai mon procès. — Il y a » trois sortes d'avoués, mademoiselle. » Les uns se mêlent de vendre des mai- » sons et des terres, opérations qu'ils » n'entendent pas, mais sur lesquelles » ils gagnent beaucoup, aux dépens » du vendeur et de l'acquéreur... En- » core un doigt de vin, s'il vous plaît. » La seconde classe se compose de » ceux qui se bornent au travail du pa- » lais, et qui se conduisent là, comme » nos hussards en pays ennemi. Leur » canif est plus redoutable qu'un sa- » bre; ils ne taillent pas une plume

» qu'ils ne préparent la ruine d'une
» famille. La troisième classe, malheu-
» reusement très-bornée, est celle des
» avoués qui refusent de se charger
» d'une mauvaise affaire, qui cher-
» chent à arranger celles qui leur pa-
» raissent douteuses, et qui soutien-
» nent vigoureusement les bonnes,
» pourvu qu'on les paye bien, et
» cela est tout simple, car il faut que
» chacun vive de son métier. De quelle
» classe croyez-vous que soit votre
» avoué? — Je l'ignore, monsieur. —
» Qui vous l'a donné? — La maîtresse
» de cet hôtel. — Lui devez-vous
» quelque chose? — C'est pour payer
» mon loyer que j'ai vendu hier les
» vêtemens dont, à toute rigueur, je
» puis me passer. — Est-ce cette femme
» qui vous á réduite à prendre ce
» parti? — Oui, monsieur. — Elle ne
» doit pas connaître d'honnêtes gens :
» votre procureur est un fripon.

» Mademoiselle, je vous procurerai
» un sort agréable, et j'espère que vous
» gagnerez votre procès... Couchez-
» vous, dormez du sommeil du juste,
» et demain nous verrons.

» Que pensez-vous, dit-il à Caro-
» line, lorsqu'il fut rentré avec elle,
» de cette demoiselle Lori ?—Je crois,
» d'après mon expérience, que le
» malheur est souvent père de la sen-
» sibilité. — Mademoiselle Lori vous
» a prouvé la sienne, quand vous avez
» soulagé ses besoins, et vous avez
» joui. Mon enfant, ce plaisir-là dure
» toute la vie; il est indépendant de
» la beauté, de la fortune et des cir-
» constances. Tâchez de vous le pro-
» curer souvent. La vieillesse ne vit
» que de souvenirs, et il est doux, à
» cet âge, de n'en retrouver que de
» semblables. Mais prévoyez-vous, Ca-
» roline, que la société de cette demoi-
» selle puisse vous convenir ? — Mon

» bon ami, ce n'est pas à moi à pro-
» noncer.—Je prononcerai donc; de-
» main, nous conduirons mademoi-
» selle Lori au hameau. »

Il était à peine jour, que François frappait à la porte de la demoiselle. « Levez-vous, et déjeûnons; nous » penserons ensuite à vous habiller: » la vertu ne plaît pas nue; c'est la » seule divinité, que ses adorateurs » mêmes aiment à voir un peu voi- » lée. »

François jette à l'hôtesse le montant de la carte, et il part avec Caroline et sa nouvelle protégée. En quatre heures il lui a fait une petite malle, il a levé ce qui est nécessaire aux ouvrages nouveaux qu'elle doit enseigner à Caroline, il a arrêté une femme de chambre et un laquais. « Je vous » avoue, disait-il à mademoiselle Lori, » que je me plais à monter tout d'un » coup la maison de ma petite Caro-

» line, sur un pied un peu imposant.
» Je veux qu'elle jouisse, au hameau,
» des avantages qu'on lui refuse à Pa-
» ris. Voilà pourquoi j'ai pris ces deux
» domestiques sans trop d'informa-
» tions. Nous les surveillerons vous et
» moi. Si ce sont de bonnes gens, nous
» les traiterons bien ; si ce sont de
» mauvais sujets, nous les congédie-
» rons. »

François, très-content de lui, et il avait raison de l'être, déploya, en rentrant au hameau, toute la pompe dont son cortége était susceptible. Il annonça, avec emphase, que mademoiselle Luceval allait tenir une maison, dirigée cependant par lui et mademoiselle Lori. Il présenta cette demoiselle à tous les habitans. Il dit ce qu'il savait de ses qualités et de ses malheurs, et il ne tut que ce qu'il faisait pour elle. Mademoiselle Lori trouva aussitôt des amis, parce que la

garantie de François était la meilleure qu'elle pût avoir.

« Eh bien, dit le vieillard au président, n'avais-je pas prévu que ma » Caroline n'a plus de parens? vous » avez cherché à éloigner de moi des » idées pénibles, et votre conduite fait » l'éloge de votre sagesse et de votre » cœur. Permettez-moi d'implorer » l'une et l'autre en faveur de deux infortunées.

» Voici une demoiselle, à qui il ne » reste presque rien, et à qui on veut » voler ce reste-là. Depuis trente ans » je fais les affaires d'une famille riche; mais je n'entends rien aux procès, parce que je n'en ai jamais eu. » C'est à vous, Monsieur le Président, » que sont réservées la gloire et la satisfaction de faire rendre justice à » mademoiselle.

» Il est une autre tâche que je n'ai » pas entreprise, parce que je n'ai

» rien de ce qui commande la défé-
» rence à la plupart des hommes.
» J'ai déclaré à M. Luceval que je
» soutiendrais Caroline de mes épar-
» gnes, et je suis disposé à le faire ;
» mais j'aime encore assez cet homme-
» là pour lui éviter l'humiliation de
» voir sa fille vivre de mes bienfaits.
» Allez chez lui ; forcez-le à faire à
» Caroline un traitement convenable.
» S'il résiste à la raison, prenez avec
» lui le ton qu'autorisent l'estime et
» la considération dont vous êtes in-
» vesti. »

Le président ne balança point. Il est des hommes qui aiment à compter les jours par des actions utiles : le président était de ceux-là. Il prit quelques renseignemens sur les affaires de mademoiselle Lori, et il partit.

L'installation de Caroline, dans la maisonnette de son père, était l'objet essentiel de François. Il allait, venait,

donnait des ordres d'un air affairé, et comme il n'avait jamais brillé par le goût, il faisait recommencer ce qui était bizarre, ou ridicule, et on recommençait à-peu-près tout.

En suivant les travaux, en pressant les ouvriers, il faisait beaucoup de réflexions : c'est la ressource de ceux qui ont l'imagination paresseuse. Après tout, pensait-il, que le père fasse ou non ce qu'il doit, Caroline jouira gratuitement des avantages des autres colons; je n'aurai définitivement à payer que les gages de ses domestiques, et à fournir à son entretien: avec cent louis par an, j'irai loin, et je pourrai faire encore quelques économies.

Comme je veux que Caroline tienne ici le premier rang, nous aurons table ouverte deux jours de la semaine, et cela ne nous coûtera rien, parce

que le colombier, la basse-cour, le fruitier et la laiterie nous offrent des ressources inépuisables. Deux autres soirées, il y aura cercle chez nous, et cela n'est pas dispendieux, parce qu'avec une livre de thé on tient cercle vingt fois. Quant aux fromages à la crême, à la pâtisserie et autres bagatelles, tout cela se fait ici. A la vérité, il faut un peu de sucre et quelques vins fins : eh bien, j'ai une petite office passablement fournie, et qui ne me sert pas à grand'chose ; je la viderai, et après nous verrons. Ah ! il faut aussi des concerts, beaucoup de concerts, et cela n'exigera absolument aucuns frais, parce que nous avons ici nos virtuoses, leurs instrumens et leur musique.

Nous ne sortirons plus que dans cette jolie voiture coupée, qu'on a laissée ici, en raison de la couleur, qui en effet n'est plus trop à la mode,

mais qui sera toujours d'un grand effet au village. Nos deux meilleurs chevaux et le plus beau de nos cochers nous conduiront. Je vois tout cela d'ici. Caroline dans le fond ; mademoiselle Lori à côté d'elle ; moi, sur le devant, ayant les yeux à droite et à gauche, recueillant les mouvemens d'admiration de nos bons villageois, et, ce qui vaut mieux, les témoignages de leur affection pour mon enfant.

Ah ! vous croyez, madame Luceval, qu'on ne peut être quelque chose qu'auprès de vous, et par vous ! morbleu, Caroline sera plus considérée que votre Julie. C'est pour elle qu'on la recherchera, et on ne supporte votre enfant gâté, que pour vous gâter vous-même, et profiter de vos prodigalités. Votre Julie, votre Julie !.... elle est belle, à la bonne heure ; mais peut-on d'ailleurs la comparer.... Allons, paix, François, paix. Ne dites

pas de mal de ceux qui ne sont pas coupables de leurs défauts.

Une voiture s'arrêta à la grille, et François mit fin à un monologue qui, malheureusement pour vous, eût pu durer deux heures encore.

Il s'avança, et deux domestiques présentèrent un paquet cacheté, et une harpe, celle dont Caroline s'était servi chez sa mère, et qu'y avait fait apporter le monsieur que vous savez, celui qui disait la vérité à madame Luceval, parce qu'il n'avait besoin ni de sa table, ni de son affection, ni de sa bourse. François reconnut largement la peine des deux domestiques. Voilà, leur dit-il gravement, ce que mademoiselle Luceval vous donne pour boire.

François jugea qu'une lettre qui annonce un cadeau, ne peut exprimer que des choses flatteuses, et il était bien aise que tous les habitans

sussent qu'un grand personnage avait écrit à son enfant. Il sentait qu'il ne pouvait aller lire cette lettre de maison en maison. Il était français : il craignait le ridicule. D'un autre côté, il ne savait comment rassembler les colons et donner ainsi à sa lecture l'apparence de l'à-propos. Il était fort embarrassé.

Duval était le seul à qui il pût confier son desir, et laisser pénétrer sa faiblesse. Un savant, un physicien sur-tout, a toujours quelque moyen à sa disposition. Duval produisit avec de l'air inflammable une détonation telle, que les habitans crurent que leurs maisons allaient s'écrouler. Ils sortent en hâte; une seconde explosion les attire vers la bibliothèque; Caroline y court comme les autres.

On interroge Duval, il répond, on s'étonne; il explique son procédé, le rire succède à la frayeur. François tire

son paquet de sa poche, le présente à Caroline, et lui fait très-sérieusement des excuses de ne le lui avoir pas remis plus tôt. On demande qui peut écrire aussi longuement à une aussi jeune personne. François se gonfle les joues, s'élève sur la pointe des pieds et nomme monsieur ***. « Comment, Caroline » est connue de cet homme célèbre ! » — Et très-particulièrement, mon- » sieur. — Mais cela est incroyable. » — Pourquoi donc, madame? — Ses » dignités, ses grandes occupations.... » — Ne sont pas incompatibles avec » la sensibilité. — Ah! peut-on voir » ce qu'il écrit à l'aimable enfant! » Voilà François arrivé à son but.

« Mademoiselle,

» Comment donc, mademoiselle ! » — Oui, madame, et trois doigts au- » dessus du corps de la lettre.

« Mademoiselle,

» J'ai lieu de croire que vous êtes
» retournée dans votre paisible asyle.
» Les procédés de vos parens vous y
» auront forcée, et ce sont eux que je
» plains.

» Cette harpe que j'ai entendue ré-
» sonner sous vos doigts, pourra con-
» tribuer à charmer votre solitude.
» Acceptez ce léger cadeau et re-
» merciez pour moi, madame de
» Sancy du plaisir qu'elle m'a pro-
» curé.

» Quoi, s'écria madame de Sancy,
» je suis connue de ce qu'il y a de plus
» respectable à la cour, et c'est à vous
» que je le dois ! Ah ! Caroline, je ne
» peux m'acquitter qu'en perfection-
» nant un talent qui s'annonce déjà
» d'une manière si satisfaisante. Pour-
» suivez votre lecture, ma petite.

» Il est possible que mon présent
» effraie votre délicatesse, et je dois
» vous donner un moyen de vous ac-
» quitter. Engagez madame de Sur-
» ville a diriger vos crayons aussi heu-
» reusement qu'elle l'a fait dans votre
» Niobé, et envoyez-moi ce nouveau
» gage de vos efforts et de vos succès. »

Madame de Surville, plus âgée que madame de Sancy, et plus maîtresse d'elle-même, renferma sa satisfaction. Mais elle attira Caroline à elle; elle l'embrassa tendrement, et la pria de continuer.

« Permettez-moi de vous donner
» quelques avis que la politesse de ceux
» avec qui vous vivez ne leur permet
» peut-être pas de hasarder. Mon âge,
» et sur-tout mes intentions, autori-
» sent bien des choses.

» Il y a de la faiblesse et de la sot-
» tise à se prévaloir des dons de la

» nature : il y a de la folie à s'affliger
» d'en être privé.

» La beauté séduit au premier aspect;
» mais on s'accoutume à voir une belle
» femme, et du moment où il y a ha-
» bitude, on peut admirer encore,
» mais le cœur reste froid : l'admira-
» tion n'est point un sentiment; ce
» n'est qu'une secousse de l'ame.

» Il est malheureux d'inspirer d'a-
» bord une sorte d'éloignement; mais
» les yeux se font promptement à ce
» qui les blesse le plus, et lorsque
» l'habitude est également contractée
» de ce côté-ci, l'objet des deux le plus
» méritant est nécessairement celui qui
» attire davantage.

» S'il ne dépend pas de nous de rec-
» tifier des formes peu agréables, nous
» pouvons du moins acquérir ce qui
» les fait bientôt supporter, et ce qui,
» j'ose le dire, les fait aimer insensi-
» blement. Sachez qu'une femme

» belle excite des passions violentes, » et que celle qui ne l'est pas ne peut » inspirer que des goûts durables.

» Avant d'atteindre ce but, vous » éprouverez souvent de la froideur, » peut-être même du dédain. Le » moyen de vaincre les obstacles, est » de les prévoir, et de se roidir con- » tre eux. Il est une sorte de courage » indispensable dans votre position.

» Vous trouverez toujours dans les » sciences des consolations utiles à » tous, et inconnues à la plupart des » gens du monde. Renfermez-vous » alors en vous-même; gardez-vous » de répandre ce que vous saurez au » dehors. Les hommes ne pardonnent » pas qu'on les humilie, et une femme » plus instruite qu'eux, les humilie » toujours.

» Vous pourrez, en revanche, faire » valoir les graces de votre esprit, car » vous ne rencontrerez personne qui

» ne croie en avoir autant que vous,
» et on revient toujours à celle qui
» sait être gaie avec décence, piquante
» sans méchanceté, féconde sans pré-
» tention.

» Tout le monde ne vous entendra
» pas, peut-être; mais il vous faut
» quelques amis, et non une cour.
» Vous avez d'ailleurs pour attirer la
» multitude, une ressource assurée
» dans les arts; ils sont à la mode, et
» la soumission à ce qu'elle ordonne
» est le mérite de ceux qui n'en ont
» pas.

» Vous avez un excellent cœur. Il
» ne vous reste qu'à cultiver votre es-
» prit, les sciences et les talens agréa-
» bles. Je vous ai reconnu de grandes
» dispositions, et je suis convaincu du
» mérite de vos maîtres. C'est par vous
» et par eux que vous obtiendrez enfin
» l'estime et la considération, biens
» fort au-dessus des hommages que

» prodiguent à la beauté des hommes
» frivoles, et souvent peu délicats.

» Je ne prétends pas cependant
» qu'une belle femme qui réunirait,
» aux dons de la nature, les avantages
» que vous acquerrez infailliblement,
» ne vous fût réellement préférable;
» mais il est trop malheureusement
» vrai que la flatterie est le poison de
» la beauté, et que la femme, la plus
» heureusement née, se persuade tôt
» ou tard qu'il lui suffit d'être belle.

» Si jamais je rencontre une femme
» belle, aimable, spirituelle, d'un ca-
» ractère égal, savante pour elle seule,
» et préférant l'amitié à l'amour, elle
» sera, à mes yeux, la première per-
» sonne de son sexe, et il dépendra de
» vous d'être la seconde.

» Un temps viendra, où vous desire-
» rez partager, avec un être estimable,
» le fardeau et les douceurs de l'exis-
» tence: c'est le vœu de la nature,

» et les femmes qui s'y refusent, en
» sont ordinairement punies par la
» nullité, l'ennui, les infirmités pré-
» maturées, l'abandon et l'oubli.

» Vous vous marierez donc, et vous
» ne préférerez pas l'objet qui vous
» plaira le plus, mais celui qui vous
» conviendra davantage : l'amour n'est
» que la très grande affaire du mo-
» ment ; le mariage est celle de toute
» la vie.

» Quand le moment de chosir sera
» venu, imposez silence à votre cœur ;
» ne consultez, n'écoutez que votre
» raison et le plus âgé de vos amis.
» La vieillesse n'est pas indulgente,
» et celui qui obtient son estime a né-
» cessairement de bonnes qualités.

» Jedisputerai à M. le Président
» l'avantage d'être cet ami-là, si je
» vis quelques années encore. Mais
» comme nos affections, frêles comme
» nous, ont, comme nous, besoin d'a-

» liment, écrivez-moi souvent, si vous » jugez que ma correspondance vous » puisse être utile ou agréable. Sur- » tout ne me cachez rien de vos affec- » tions; vous ne pouvez en avoir de » coupables. Vous en aurez peut-être » dont l'aveu vous coûtera: c'est la » nécessité de les avouer qui vous don- » nera la force de les réprimer; mais » n'oubliez jamais que sans une con- » fiance absolue, il n'existe pas d'ami- » tié.

» Je me propose de vous voir quel- » quefois. Dites à l'estimable Fran- » çois... » Ici, François, hors de lui, sautilla tant, et leva les mains si haut, qu'il fit voler les papiers au plafond. Il les ramassa un peu confus, et les remit à Caroline, qui termina ainsi. « Dites » à l'estimable François que j'ai envie » de louer la maisonnette de madame » d'Egligny. J'ai peu de temps à moi; » mais je trouverai de loin en loin quel-

» ques heures pour me reposer la tête
» au sein de la nature et de l'amitié.

» Adieu, mon enfant; vous me ré-
» pondrez si mes propositions vous sont
» agréables. »

Vous sentez quel effet devait produire une lettre où personne n'était oublié, et où chacun trouvait quelque chose de flatteur. On aime a être bien dans l'esprit des grands, on s'applaudit sur-tout de le mériter, et on s'empresse auprès de ceux qui peuvent ajouter à l'espèce de faveur dont on jouit déjà.

D'après ces motifs, Caroline devint le personnage important de la colonie; elle était l'objet des soins, et même des prévenances de tous. On l'engageait à écrire à Monsieur ***, lorsqu'on croyait avoir mérité une mention particulière, et l'arrivée d'une réponse était le signal d'une réunion publique.

Bientôt on ne se borna plus à être utile et agréable à Caroline ; on chercha à utiliser tous les momens; on étendit sa bienveillance sur tout ce qui en était digne, parce qu'un trait louable n'était jamais oublié de l'aimable enfant, et que l'attente de ceux qui comptaient sur des éloges était rarement trompée.

L'intérêt personnel entrait pour beaucoup dans cette conduite. Madame de Surville voulait avancer son mari; Duval prétendait au fauteuil académique, où le mérite, sans appui, n'arrive pas toujours; Sancy pouvait exercer un emploi de quelqu'importance, et il en avait besoin; François seul continuait à faire le bien pour le seul plaisir de le faire; mais condamnera-t-on un peu d'égoïsme dans les autres? Poussé à l'excès, c'est un vice affreux; mais qu'est-ce que la probité, l'émulation, le desir de la gloire et

de la fortune, sinon l'amour bien entendu de soi-même ?

Ainsi un seul homme, sans efforts, sans dessein peut-être, donnait à cette petite peuplade le goût du bon et du vrai, par son amabilité et la justice impartiale qu'il rendait à tous. Ainsi l'homme élevé, qui prend la morgue pour du maintien, l'orgueil pour de l'élévation, qui punit avec équité, mais qui ne sait pas récompenser, resserre, aliène les cœurs, les jette enfin dans le découragement, et étouffe ces germes précieux, dont le développement fait ces hommes qui sont les appuis d'un empire, et l'admiration de la postérité.

Revenons à M. le Président, que nous avons laissé à Paris, suivant deux affaires très-différentes, et en même temps très-difficiles. Il fit prier l'avoué de mademoiselle Lori de lui apporter son dossier. Il examina les pièces, et jugea

jugea l'affaire perdue. Cependant il lui parut évident qu'une des deux parties était coupable de friponnerie, et il n'était pas vraisemblable qu'une femme de vingt-quatre ans connût ces moyens que suggèrent l'astuce et l'habitude; d'ailleurs, la recommandation de François...

Le président ne se rebuta point. Il s'adressa au chef suprême de la magistrature; ils se concertèrent ensemble, et ils firent venir le procureur adverse et un vérificateur aux écritures. On examina attentivement tous les papiers du spoliateur, et le titre principal fut soupçonné de faux. On somma cet homme de paraître; on l'effraya et on lui enjoignit de se désister de ses prétentions, à peine d'être livré à la justice criminelle.

Comme un fripon ne peut faire de grands coups aux galères, et qu'il faut qu'un voleur en grand continue de vo-

ler, celui-ci passa par tout ce qu'on voulut. Sa condescendance acheva d'éclairer son juge, qui, cependant, lui laissa la liberté, parce qu'il l'avait promis, et qu'il n'avait pas de preuves très-constatées à lui opposer.

M. Luceval se montra un peu moins traitable : on peut être dur par excès de pusillanimité. Le Président lui avait demandé un rendez-vous, où il épuisa d'abord ce que les raisonnemens ont de force, et les ménagemens de délicatesse. Luceval, réduit à n'avoir plus un mot à répliquer, fut obligé de déclarer enfin la seule raison qui l'empêchait de se rendre : l'impossibilité de rien décider d'important sans l'assentiment de sa femme. « Hé, monsieur, a-t-on besoin d'un » appui pour être juste ? — Monsieur, » j'ai l'habitude de ne rien faire sans » le concours de madame Luceval. » — Dites, monsieur, que vous êtes

» bien aise de pouvoir rejeter sur
» un autre les injustices que vous
» avez commises, et celle que vous
» méditez en ce moment. N'est-ce pas
» assez que l'enfant le plus intéressant,
» sacrifié à sa sœur, banni de la mai-
» son paternelle, soit réduit à la mé-
» diation d'un étranger, pour obtenir
» une pension alimentaire que lui as-
» surent la nature et la loi ? faut-il
» encore que vous prétendiez m'arrê-
» ter par des défaites frivoles ? Vous
» m'opposez l'ascendant qu'a sur vous
» votre femme ! c'est lorsqu'elle fait
» de vous un père insouciant et froid,
» que vous devez la craindre. Que
» vous importent son opinion et ses
» plaintes, quand vous aurez pour
» vous la persuasion d'avoir fait votre
» devoir ? Monsieur, qui néglige les
» conseils d'une femme sage, est blâ-
» mable ; qui se courbe devant des
» caprices, des tracasseries, des vo-

» lontés arbitraires, se dégrade aux
» yeux des honnêtes gens. — Prenez
» garde, monsieur... — Je vous ai
» trop ménagé jusqu'ici. On ne réduit
» un homme comme vous, qu'en lui
» disant rigoureusement la vérité. —
» Monsieur, je ne suis point accou-
» tumé à ce langage. — Monsieur,
» il faut se mettre à l'abri du reproche,
» quand on ne veut pas le supporter.
» Vous avez cent mille écus de rente;
» vous assurerez à Caroline vingt
» mille livres de revenu; vous le pou-
» vez, vous le devez, et c'est à ce
» prix seul que je me tairai sur vos
» torts. Je vous donne dix minutes
» pour vous décider; si, après cela,
» vous résistez encore, je vous quitte,
» j'imprime contre vous un mémoire
» foudroyant, je vous perds de répu-
» tation, et je vous traduis devant
» les tribunaux, qui rendront enfin à
» votre enfant la justice que vous lui

» refusez. Choisissez donc de me suivre » chez mon notaire, ou de me lire dans » quatre jours. »

L'alternative était dure ; cependant il fallait opter. Le président se retira, après le délai accordé. Luceval le suivit et monta avec lui en voiture.

L'acte fut rédigé et signé avant que le mari subjugué eût le temps de se reconnaître. Il manquait une signature essentielle, celle de la dame, accoutumée à voir tout ployer devant elle. Le président qui n'aimait ni les criailleries, ni les attaques de nerfs, ni l'odeur de l'éther, se borna à écrire à la femme dans le style qui avait persuadé le mari.

Une scène était inévitable, et elle eut lieu. Luceval la supporta avec sa patience et sa résignation ordinaires. Une partie de la journée s'écoula avant que madame pût relire cette lettre, qui l'avait mise, disait-elle, à deux

la nécessité de se séparer de Duval, de mesdames de Surville et Sancy.

Dans sa douleur, il assembla tous les amis; il leur proposa de faire l'acquisition en commun; d'avoir chacun sa maisonnette en propre, et de laisser indivis les jardins anglais et autres portions de terrain dont le produit se partageait entre tous.

Il consentait à donner toutes ses épargnes pour payer la maison de Caroline. Mais Duval se gênait pour acquitter la moitié du loyer de la maison qu'il occupait avec François. Il eût fallu qu'il vendît des biens d'un rapport assuré, pour en acquérir un de pur agrément, et c'eût été le comble de la déraison. M. et madame Sancy étaient retenus par les mêmes motifs, et le chanteur déclarait ingénument qu'il était incapable de se fixer. A la vérité, madame de Surville et le président pouvaient et con-

sentaient volontiers à faire quelques sacrifices ; mais l'acquisition de la totalité était au-dessus de leurs facultés, et la conduite de M. et de madame Luceval annonçait clairement qu'ils n'avaient point l'intention de vendre partiellement.

Ces nouvelles difficultés, que François n'avait pas prévues, lui ôtèrent tout espoir de parer le coup fatal, et le ramenèrent à lui-même : il faut bien enfin s'occuper un peu de soi. « Hé» las, disait-il, c'est ici que je croyais » finir en paix ma carrière. J'étais » loin de penser que celle qui me » doit la plus brillante fortune, que ce» lui pour qui j'ai fait tout cela, m'en » chasseraient un jour. Je ne les croyais » pas capables de me haïr, parce que » j'aime leur enfant. » La vieillesse pleure aisément, et le bonhomme se soulageait en versant des larmes.

« Quelque chose qui arrive, dit-il

» à Caroline, je ne vous quitterai pas.
» J'irai vivre avec vous où vous vou-
» drez: par-tout je serai bien avec vous.
» Je ne vous demande qu'une grace;
» c'est de ne point m'abandonner. Que
» mes yeux se ferment au moins au-
» près d'un de ceux que j'ai tant ai-
» més ! »

Caroline pleura à son tour, non du sort qui lui était réservé, la jeunesse ne sait pas prévoir; mais François doutait de son cœur, et ce soupçon l'accablait. Ce cœur pur et bon se dévoila tout entier. Le sentiment en jaillit, comme une source féconde, qui répand la vie autour d'elle. François, rassuré et heureux encore, fut consoler Marguerite : sa bienfaisance embrassait tout, s'étendait sur tout, et ne négligeait rien.

Caroline, pleine encore de la scène qui venait de se passer, éprouvait le besoin de se livrer à de nouveaux épan-

chemens. Elle écrivit à M. ***, et en laissant aller sa plume, elle sentait que peine qu'on partage devient plus légère de moitié : elle était bien sûre que M. *** partagerait la sienne.

Le lendemain, arrivèrent à peu de distance l'un de l'autre deux messieurs qui demandèrent à voir les lieux. Le surlendemain, les jours suivans, il s'en présenta plusieurs, et tous prirent les renseignemens les plus étendus, et entrèrent dans les plus petits détails.

Plus de gaîté, plus de concerts, plus d'étude au hameau. L'affliction aime la solitude, et on cessait de se chercher. Si on se rencontrait, on se parlait à peine; et qu'avait-on à se dire qu'on ne se fût déjà dit ? Quelquefois on s'arrêtait, lorsqu'on voyait François et Caroline. On les regardait un moment, on leur adressait un regard douloureux, on passait.

Un de ces messieurs, de ceux qui,

les premiers avaient été voir le hameau, entra chez Luceval, et lui demanda à quel prix il mettait sa propriété. « Monsieur, j'en tire quarante-» huit mille livres par an. — Mais moi, » monsieur, je n'en tirerai rien du » tout, parce que je n'ai pas besoin de » sept à huit maisons qui sont-là et qui » ressemblent à une chartreuse. Je me » propose, si nous traitons, de tout » abattre et de bâtir un château. Ce » sont donc les jardins et le fonds que » je veux acheter. — Vous ferez ce » qui vous plaira, monsieur, et pour-» vu que vous me payiez le capital de » quarante-huit mille livres de rente... » — Plaisantez-vous, monsieur? — » Je vous parle très-sérieusement. — » Vous me demandez près d'un million » d'une maison de campagne à faire! » — C'est mon prix, monsieur. — Je » vais vous dire le mien. Cette folie-là » vous à coûté environ deux cent mille

» francs. J'évalue le terrain et les plan-
» tations cinquante mille livres. Si
» deux cent cinquante mille francs
» vous conviennent, vous me le ferez
» savoir. Voilà mon adresse.

» Mais, dit madame Luceval, je
» trouve cet homme-là plein de juge-
» ment. Il est constant que votre Athè-
» nes à l'air d'une chartreuse, et il
» n'est pas possible de laisser exister
» cela. Or, puisque vous trouvez vos
» déboursés... »

Le second des deux messieurs parut
en ce moment. « Votre hameau est
» charmant, monsieur; les locataires
» actuels s'y plaisent beaucoup, et si
» nous nous arrangeons, je compte
» bien augmenter les loyers. — Ah!
» monsieur fait de ceci une affaire de
» spéculation. — Oui, madame; ainsi
» vous sentez qu'il faut que je fasse des
» bénéfices. D'ici à quelques temps,
» je peux perdre plusieurs locataires,

» je ne suis pas certain de les rempla-
» cer, et je le suis d'être constamment
» chargé de l'entretien et des imposi-
» tions. Ainsi j'évalue, année com-
» mune, les produits à vingt-quatre
» mille francs; sur quoi il faut en
» prélever dix pour le trésor public,
» les réparations et embellissemens;
» restent donc quatorze mille francs
» net, qui donnent un capital de deux
» cent quâtre-vingt mille livres. Si
» cette proposition vous est agréable,
» vous écrirez deux mots au notaire
» de la rue Mêlée. Je vous salue. »

» — Hé bien, ma bonne amie, que
» dites-vous de cette seconde ouver-
» ture? -- Je la trouve complètement
» absurde, monsieur. — Cet homme,
» cependant, propose trente mille
» francs de plus que le premier. — Il
» donnerait cent mille écus, que je ne
» traiterais pas avec lui.—Mais, ma-
» dame... — Vous n'avez donc pas

» entendu qu'il est disposé à garder
» les Sancy et les autres ; et c'est pré-
» cisément ce que je ne veux pas.
» — Permettez-moi de vous repré-
» senter... — Je ne me trouve pas
» bien aujourd'hui, monsieur ; ména-
» gez moi, de grace.—Hé, mon dieu,
» je n'ai pas, ma bonne amie, l'inten-
» tion de vous déplaire ; je voulais
» vous observer seulement qu'il se pré-
» sentera d'autres concurrens, et qu'il
» est au moins inutile de rien précipi-
» ter. — Moi, monsieur, j'aime beau-
» coup celui qui se propose d'abattre
» les maisonnettes et de bâtir un châ-
» teau. Il offre trente mille livres de
» moins ; mais qu'est-ce que cela pour
» nous ? Au reste, comme je ne laisse
» échapper aucune occasion de vous
» marquer ma déférence, j'attendrai
» volontiers quarante-huit heures ;
» mais je vous déclare, mon ami, que
» si nous ne trouvons pas mieux dans

Mais aussi, comme la vengeance est réservée aux dieux, et que la femme, leur plus parfaite image, doit leur ressembler de toutes les manières, on défendit à François de se présenter à l'hôtel ; on lui ordonna de donner à l'instant congé au président, avec l'indemnité d'usage. Comme Caroline allait jouir d'un bien-être qui affaiblissait d'un quinzième les revenus de la maison, on résolut de lui retenir le loyer de douze mille francs, que payaient les autres locataires ; et comme il n'est pas pardonnable à un petit laideron d'effacer la beauté par son esprit et ses talens, on décida de disperser ces maîtres sans discernement, à la fin de leur année.

Enfin, comme le plaisir de faire du mal est un plaisir comme un autre pour ceux à qui il convient, on s'y livra sans réserve, et d'idée en idée, on arriva à celle de mettre de suite le

» cet intervalle, avec la certitude de » voir expulser ces savans et ces artis- » tes, j'emploierai tout le crédit que » j'ai sur vous, pour vous engager à » finir avec le premier. Je ne puis » souffrir les affaires qui traînent en » longueur, et vous ne me chagrine- » rez point, n'est-il pas vrai, mon bon » ami? »

Les quarante-huit heures s'écoulèrent sans qu'on vît personne. Je ne sais encore d'où vint l'erreur du portier, qui répondait constamment que le hameau était vendu ; qui disait aux clercs, et même au notaire de monsieur qu'il n'était pas à l'hôtel. J'ignore également par quelle inadvertance il gardait toutes les lettres de Paris. Cela se découvrira peut-être un peu plus tard.

Le troisième jour au matin, madame passa chez monsieur, et se montra extrêmement caressante. Sa gaîté,

ses complaisances, ses agaceries mêmes, tournèrent la tête du pauvre Luceval. Il ne put se dispenser de se lever à la suite d'un tête-à-tête assez vif, de hâter son déjeûner, et de se rendre chez le monsieur qui voulait abattre des maisons neuves pour se donner le plaisir de bâtir un château.

« Monsieur, je viens terminer avec » vous. — Eh bien, monsieur, termi- » nons. Je vais vous conduire chez » mon notaire. — Nous irons d'abord » chez le mien. Il faut que vous pre- » niez connaissance des titres... — » Oh ! j'ai vu tout cela, et j'ai pris » les notes nécessaires ; on m'a même » donné communication du devis de » M. Phidiot, et les bâtimens n'ont » pas coûté ce que je les avais esti- » més ; mais, n'importe. Un instant, je » vous en prie ; je n'ai plus que mon » habit à passer.

» — Savez-vous aussi, monsieur,

» que mes biens ne sont grevés d'aucune hypothèque? — Voilà le certificat du conservateur. — Il me paraît, monsieur, que vous n'avez rien négligé. — Oh ! j'aime à jouir ; je voudrais déjà voir vos maisonnettes à terre, et mon château debout. — Je vous assure que madame Luceval partage bien votre impatience. — Et quel intérêt madame a-t-elle...— Oh ! des raisons de famille... — J'ai peut-être été indiscret : je vous en demande pardon.

» Permettez maintenant que je tire la somme convenue de mon portefeuille. Vous avez sans doute votre voiture. — Oui, monsieur. — J'en profiterai. Je vous mène chez mon notaire, parce qu'il a ma confiance, et que celui qui paye a le droit de choisir. »

Luceval ne s'attendait pas à terminer à l'instant même, et, pendant

qu'on rédigeait l'acte, il envoya prendre madame, qui arriva enchantée d'être servie avec cette célérité. Elle adressa un regard de bienveillance à son mari, qui disait en lui-même : je fais peut-être une sottise; mais elle est si aimable quand elle veut !

L'étude d'un notaire n'a rien de gai. Des murs, des meubles rembrunis, le silence des trapistes, des figures glacées, et des étiquettes de cartons à lire, voilà ce qu'on y trouve. L'acquéreur du hameau y répandit une gaîté piquante. Empressé auprès de madame Luceval, il lui dit de ces choses d'autant plus flatteuses, qu'il lui laisait la satisfaction d'ajouter à sa pensée : il est un âge où la louange ne plaît que sous l'enveloppe de l'esprit et de la délicatesse. Manette aimait à s'entendre dire : Je vous adore ; madame Luceval aimait à le deviner.

Le monsieur lui parla très-longue-

ment de ses projets; dès le lendemain, il userait de son droit pour renvoyer les locataires; le jour d'après, il ferait mettre le marteau dans les murs, et il se flattait que dans trois mois, au plus tard, une dame infiniment intéressante voudrait bien embellir les fêtes qu'il donnerait dans son château.

Madame Luceval était enchantée de cet homme-là; il caressait toutes ses passions. Elle lui eût, je crois, donné en ce moment le hameau pour rien.

On signa. L'acquéreur déposa la somme, jusqu'après la transcription, selon l'usage, et on se sépara très-satisfaits les uns des autres.

Pourquoi les nouvelles défavorables volent-elles, lorsque celles que nous desirons arrivent si lentement? on sut le jour même, au hameau, que M. Luceval n'était plus propriétaire, et chacun s'occupa sérieusement du parti qu'il allait prendre. Les personnes que

cet événement touchait le moins, se résignèrent avec quelque facilité. Mais Caroline, François, Marguerite!

Le vieillard était le seul des trois qui eût quelqu'expérience, et les autres l'écoutaient avec docilité. Il proposa différens projets, dont il sentait aussitôt les inconvéniens. Il arrêta enfin qu'il se retirerait avec Caroline dans quelque petite ville, et que Marguerite les y suivrait. Il n'osait rien proposer à mademoiselle Lori. Elle déclara qu'elle était inséparable de son bienfaiteur; que le produit de son petit patrimoine lui permettait de remettre une partie de ses honoraires, et qu'ainsi elle ne serait pas à charge. François ne fut pas étonné de ce trait, parce qu'il en était capable lui-même.

On fit un plan de vie qui n'était pas sans quelques douceurs. On pouvait exister avec aisance dans telle ou telle

province et y faire un peu de bien. Mais où trouver des Sancy, des Surville, des Duval? Sans doute ils allaient retourner à Paris, et François devait-il exposer Caroline et ses parens au désagrément de se rencontrer? Ces idées affligeantes froissaient le cœur du bonhomme. Il voulait en vain les écarter; elles se reproduisaient dès qu'il avait articulé quelques phrases. Une larme, qu'il essuyait furtivement, était apperçue, et en appelait d'autres. La conférence fut longue, parce qu'elle fût souvent interrompue.

Lorsqu'enfin tout fut réglé, on se tut, on resta immobile, la tête penchée sur la poitrine, les yeux fixés sur le parquet.

Tout-à-coup on entend les fouets de plusieurs postillons, et les roues d'une voiture qui entre avec rapidité dans les cours. « C'est sans doute le » nouveau propriétaire, dit François.

» Mon enfant, voilà le moment du
» courage. Allons entendre notre ar-
» rêt. »

On se lève, on s'avance lentement. François et mademoiselle Lori soutiennent Caroline éplorée. Marguerite les suit avec ses deux enfans. Ils approchent de la voiture ; la portière s'ouvre.... C'est M. *** qui paraît.

On oublie, en le voyant, qu'on est malheureux : qu'eût-on fait, si l'on eût su ce qu'il allait annoncer ? « Vous
» m'avez causé des inquiétudes, ma-
» demoiselle, dit-il à Caroline, et
» vous avez eu des chagrins ; ces hon-
» nêtes gens les ont partagés, qu'ils
» partagent également votre joie. Vos
» malheurs sont finis, et votre sort est
» invariable. Vous ne vous séparerez
» pas de ceux dont les leçons vous
» sont chères à si juste titre ; vous ne
» quitterez pas les lieux où vous avez
appris

» appris à penser, à sentir, à cultiver
» votre raison. Vous êtes chez vous. »

On se rassemblait de toutes parts autour de M. ***; on l'écoutait; on ne le comprenait pas.... bientôt on va le bénir.

Il tire un contrat de sa poche, et le remet à François. Le bonhomme lit... sa figure devient rayonnante; il presse Caroline dans ses bras; il baise les mains de M. ***; ses larmes coulent encore, mais ces larmes sont celles de la joie. On attend qu'il s'explique; il parle enfin, et un cri général s'élève : « La vertu vient protéger l'in-
» nocence! »

M. *** marqua le desir de parler, et les acclamations cessèrent.

« Votre lettre, mademoiselle, n'a-
» vait pas d'objet, n'indiquait rien,
» et a cependant dirigé ma conduite.
» Je lui dois le projet que j'ai si heu-
» reusement exécuté. Il fallait, pour

» réussir, activité, adresse et discré-
» tion; j'ai choisi deux hommes pro-
« pres à remplir mes vues.

» J'ai voulu d'abord connaître la
» valeur de ce bien. Je ne voulais pas
» le payer au-delà, je ne voulais pas
» non plus faire tort à votre père :
» il faut toujours être juste, même
» envers ceux qui le sont le moins.

» Les renseignemens pris, ces deux
» hommes se sont rendus à l'hôtel
» Luceval, et ont parlé d'après mes
» instructions. L'un devait éprouver
» de la défaveur; l'autre plaire et
» réussir : c'est ce qui est arrivé.

» J'avoue, à regret, qu'ils ont été
» au-delà de mes intentions. Ils ont
» gagné un portier, moyen au-dessous
» de moi, et peut-être même au-des-
» sous d'eux. Au reste, quand on
» saura que vous êtes proprietaire,
» que les plaintes éclateront, qu'on
» exagérera les torts de mes émissaires,

» l'acquéreur supposé fera faire une
» estimation, et j'indemniserai votre
» père, s'il y a lieu.

» Vous pressentez, mademoiselle,
» que le contrat n'était fait ni en mon
» nom, ni au vôtre. Par celui-ci, j'a-
» chète de l'homme à qui votre père a
» vendu, et je vous transmets cette
» propriété à des conditions que ma
» position rendait indispensables. Je
» suis l'artisan de ma fortune; mes
» émolumens sont considérables; mais
» je n'ai que cela, parce que j'ai tou-
» jours cru que le gouvernement paye
» un homme en place pour qu'il fasse
» son devoir, et non pour qu'il trafi-
» que de la justice, ou de sa protection.
» Voici donc les arrangemens que j'ai
» pris :

» J'ai avancé, ou emprunté les fonds
» nécessaires.

» Vous m'abandonnez la totalité
» du revenu annuel, jusqu'au parfait

» remboursement : ce qu'on a obtenu
» de votre père suffit à votre entre-
» tien.

» Je recevrai les paiemens des mains
» de M. François, dont il n'est point
» parlé dans l'acte, parce qu'on ne lie
» pas un homme comme lui.

» Dans six ans ou environ, vous se-
» rez liquidée; vous n'aurez que vingt
» ans, et vous jouirez de soixante mille
» livres de rente. Voilà, ma chère en-
» fant, ce que j'ai pu faire de mieux. »

Les acclamations recommencèrent; les applaudissemens, les cris de joie éclatèrent de toutes parts. L'homme bienfaisant fut béni, fêté, caressé. Il trouvait dans tous les yeux l'attendrissement, l'admiration, ou la reconnaissance. On le conduisait en triomphe, on se disputait l'honneur de le recevoir. Attendri lui-même, il jouissait en ce moment de tout le bonheur auquel il nous est possible d'atteindre.

Malheureux que nous sommes, nous nous agitons en tout sens pour le trouver où il n'est pas !

« A propos, dit-il, il reste une for-
» malité à remplir. Votre signature
» manque au bas de cet acte; vous ne
» pouviez le signer, étant sous puis-
» sance de père et de mère, et il est
» très-douteux que vos parens eussent
» accepté pour vous : j'ai exposé les
» faits à la puissance suprême, et j'en
» ai obtenu l'ordre de votre émancipa-
» tion. L'autorité peut se mettre au-
» dessus de la loi, quand il en résulte
» un bien. »

Il était tout simple qu'on entrât chez mademoiselle Luceval pour signer. Maîtresse des lieux, il était naturel qu'elle en fît les honneurs, et elle était trop heureuse, pour ne pas répandre sur ceux qui l'entouraient une portion de sa félicité. Elle s'empressa de rassembler autour de M. *** une

petite cour, où il n'y avait pas un seul courtisan. Le respect était commandé par son élévation ; l'affection par ses qualités : tous les hommages étaient sincères.

On le pressa, et il promit de passer la journée au hameau. Caroline n'avait pas d'idée d'une fête, elle n'en avait jamais vu ; mais elle desirait fêter son protecteur. Elle dit un mot à François ; François, qui n'était pas inventif, passa le mot à mademoiselle Lori, la demoiselle au voisin, celui-ci à la voisine. On se lève, on va, on vient, on ne s'entend pas. On ne sait d'abord ni ce qu'on fait, ni même ce qu'on veut faire : on convient enfin de quelque chose.

Madame de Surville rentre en courant, prie M. *** de pardonner, tire Caroline à l'écart, lui dit je ne sais quoi. Caroline répond : « Soyez tran-

» quille, je me tairai. » Madame de Surville repart.

M.*** pénétra aisément la cause de cette désertion générale et de ces *aparté*. Il sourit avec douceur à Caroline : ceux même pour qui la vertu n'a rien de pénible, ne sont pas fâchés qu'on leur rende justice.

Il profita de ce moment pour voir la maisonnette qu'il avait arrêtée. Il écrivit quelques instructions sur des changemens qu'il desirait. Il donna ses notes à Caroline, parce que François, que cela regardait, courait de tous les côtés avec les autres, s'agitait beaucoup, ne faisait rien, et était très-content de lui. Hercule, septuagénaire, eût fort bien pu ressembler à la mouche du coche.

M. *** présumait qu'une heure avait pu suffire pour ordonner un dîner et disposer la réunion de tous les habitans. Il sortait avec mademoi-

selle Luceval.... Des perches en faisceaux, des perches fichées en terre, des cerceaux, des tas de branches de verdure, des fleurs éparses, les maîtres, les domestiques, les dames, les jardiniers, travaillant à l'envi..... « Oh! oh! dit-il, nous sommes sortis » trop tôt. Rentrons, et ménageons-» nous le plaisir de la surprise; nous » causerons en l'attendant: l'amitié a » toujours quelque chose à dire, et » l'extrême jeunesse quelque chose à » apprendre. »

C'est la plus jeune de ces dames, c'est madame Sancy qui frappe à la porte. Comme il n'est pas de bonne fête sans vers, elle débita, d'un ton plein de dignité, le quatrain suivant, impromptu de M. Duval, qui était poète comme un géomètre :

De bons cœurs, des cœurs attendris
Offrent la plus simple couronne.
Peut être elle aura quelque prix;
C'est l'estime qui vous la donne.

M. *** voulut bien trouver cela fort joli, et madame Sancy, sans sortir du grand sérieux de son personnage, lui prend la main. M. *** permet qu'on dispose de lui, et règle son maintien sur celui de son aimable guide.

On passe sous une arcade de verdure, qui commence à la maisonnette, et qui aboutit au théâtre. Cette arcade n'a rien d'extraordinaire ; mais on voit qu'elle a été faite à dessein, et l'intention est quelque chose.

Sur les côtés de la voûte verdoyante, sont des paysannes qui offrent d'assez mauvaise grace, des bouquets assez mal faits. Marguerite précède M. *** ; elle porte devant elle un van couvert d'une gaze légère, dans lequel elle reçoit les bouquets. Elle en laisse tomber la moitié, parce qu'elle tourne souvent la tête, et elle n'a pas tort : on ne voit pas tous le

jours un grand qui veut bien n'être qu'aimable.

Zéphyr, qu'il faut placer par-tout, agitait des carrés de papier, fixés au cintre, à vingt pas l'un de l'autre. Ils présentaient des devises grecques, que Duval avait empruntées du Benserade de l'Attique. Personne ne les entendait; mais si on n'admirait que ce qu'on entend, que deviendrait l'Apocalypse?

A la porte du théâtre, sur les marches du péristyle, étaient rangés les habitans, en costume de cérémonie. Ils entourent M. ***, ils le pressent, ils le poussent, ou peu s'en faut; ils le font entrer dans la salle, éclairée par toutes les bougies qu'on a trouvées au hameau.

M. ***, qui a passé subitement du grand soleil aux ténèbres, chancelle du pied droit, parce qu'il rencontre une marche qu'il n'attendait

point. On le soutient, et il trébuche du pied gauche, parce que Marguerite, qui n'y voit pas plus que lui, s'arrête, un pied en arrière, et sans y penser, lui donne un croc en jambe.

Mesdames de Surville et Sancy s'emparent alors de M. ***. Elles avaient la double intention de garantir cette tête précieuse, et de vaincre la modestie qui allait probablement s'opposer à leurs petits projets.

Dans le fond du théâtre, on avait placé des degrés destinés à supporter tantôt l'autel de Zopire, tantôt à mettre en évidence le trône de Sémiramis, et qui n'avaient servi à rien du tout encore, parce qu'on avait au hameau le bon esprit de ne pas jouer la tragédie. Il faut, pour exceller dans cet art-là, sortir avec l'auteur du naturel et de la vérité; et c'est un talent qui n'est pas donné à tout le monde.

Sur les degrés, était placé le plus

grand fauteuil qui existât à une lieue à la ronde, et le tout était couvert de draperies de soie bleue ou jonquille qui procuraient à ces dames un demi-jour de reflet, dont elles pouvaient se passer encore.

C'est vers cette estrade, qu'elles conduisaient le héros de la fête. Il s'échappa de leurs mains, et fut se placer sur une des basses stales. C'est, au fait, un rôle pénible que celui d'un dieu, et s'il y en avait réellement, ils jouiraient un ennuyeux personnage (*).

« Voilà ce que nous avions prévu, » dit madame de Surville; mais c'est » en vain, monsieur, que vous vous » dérobez à la gloire : elle vous trou- » vera malgré vous. »

(*) Il est inutile de vous dire que je parle ici des dieux du paganisme. Celui des chrétiens existe incontestablement; car nous avons le bonheur de le voir tous les jours dans la très-sainte Eucharistie.

On tire un rideau, et au-dessus du fauteuil, paraît en pied et de grandeur naturelle, le portrait de l'homme respectable. Il restait, à la vérité, une jambe à faire, et le bas qui couvrait l'autre n'était pas terminé; mais la tête était d'une ressemblance frappante, et peinte, comme peignait madame de Surville. Elle avait fait ce portrait d'après une gravure qu'on disait être et qui était vraiment excellente. C'était sur cet ouvrage, qu'elle avait demandé à Caroline le secret, qui avait été scrupuleusement gardé.

Le portrait était suspendu à une poutre transversale, par deux cordes couvertes de fleurs : nulle part on ne veut, pas même dans les ballets de l'Opéra, laisser voir les fils qui font mouvoir Polichinelle. On descendit ce portrait sur les bras du fauteuil, au son des violons et des harpes. Deux jeunes filles tenaient chacune une

guirlande, attachée au bas du cadre, pour empêcher l'image chérie de faire un à droite, ou un à gauche, ce qui eût singulièrement nui à l'illusion.

Le dessus du cadre était orné d'épis et de branches d'olivier dorés. A chaque partie saillante, les habitans et les villageois allaient religieusement attacher une couronne de barbeaux, ou de muguet; on saluait respectueusement l'image, et on allait se placer selon l'ordre convenu.

Tous les yeux se portèrent alors sur M. ***; sa figure exprimait une satisfaction, qu'il ne cherchait pas à dissimuler:

Ces tributs sont bien doux, quand ils sont mérités.

Pour terminer l'inauguration, Caroline chanta, et chanta très-bien ce morceau fameux! *Chantons, célébrons notre reine.* A la vérité, M. ***, n'était ni reine, ni roi, et l'à-propos

était un peu manqué ; mais il trouva tout cela très-beau, parce qu'il savait qu'on n'avait de prétention que celle de lui plaire, et qu'on n'avait pas eu le temps de faire mieux.

Cette fête, qu'on aurait pu décrire comme on décrit tout, c'est-à-dire comme on dénature tout, comme on embellit tout, comme on exagère tout, à commencer par nos fêtes publiques, où on n'a pu mettre encore ni dignité, ni ordre, ni ensemble; cette fête continua par un concert charmant, exécuté par un petit nombre d'artistes, mais tous d'un talent distingué. Le célèbre chanteur semblait se surpasser lui-même, et Caroline se montra digne de madame Sancy.

Ceux qui cultivent les arts, et ceux qui les protégent, aiment à se rapprocher. Ici s'établit cette douce égalité, dont l'homme élevé connaît si bien le charme, et dont il jouit si rarement.

M. *** applaudissait et parlait en connaisseur ; il citait un compositeur célèbre, et son chef-d'œuvre était à l'instant porté sur le pupitre. On partageait le plaisir qu'on procurait à M. *** et on cherchait à le prolonger.

S'il faut des vers dans une fête, un bon repas n'y est pas déplacé, et à cet égard le protecteur de la colonie n'eut rien à desirer. Quelques couplets, de la façon de Duval, et dont je vous fais grace, terminèrent le dîner le plus splendide et le plus gai. M. *** remonta en voiture, après avoir prodigué aux colons, et sur-tout à Caroline, les marques de la plus sincère affection.

« Allons, allons, disait François » en se frottant les mains, quand on » a la bienveillance des grands, l'ami- » tié de ses égaux, et une jolie for-

» tune ; qu'on ne doit rien de tout
» cela qu'aux charmes de l'esprit et
» aux qualités du cœur, on peut se
» consoler de n'être pas jolie. »

CHAPITRE V.

Tout change encore, en mal et en bien.

Je ne sais quel fut l'homme méchant, ou équitable, qui porta à madame Luceval le coup le plus sensible. Mais elle savait dès le lendemain que l'enfant qu'elle voulait bannir du hameau, en était maîtresse absolue ; que ses maîtres dont elle voulait l'éloigner, continuaient à jouir près d'elle des douceurs d'une vie tranquille. Son éloignement pour Caroline n'augmenta point, parce que la haine, comme l'amour, a des bornes, que la nature ne nous permet pas de dépasser.

Cependant, comme il est de règle qu'une femme absolue, à qui on joue

le tour le plus sanglant, tempête, tonne, éclate, madame Luceval préparait le plus bruyant des orages, lorsqu'elle se rappela qu'elle avait ses voitures et ses attelages à renouveler, ses diamans à faire remonter, et sa livrée à refaire. Comme il est encore vrai, qu'une femme violente a plus de plaisir à briller qu'à se mettre en colère, madame Luceval daigna s'arrêter, après les mines préparatoires, sur lesquelles son mari l'assura qu'elle disposerait à son gré des deux cent cinquante mille livres. Ce n'est pas que Luceval ne sût fort bien ce que vaut une telle somme; mais il savait aussi que la paix la plus chère est préférable à la guerre, quels qu'en soient les résultats.

Il se flattait que madame, constamment occupée à dépenser, mais dépensant avec modération, pourrait le laisser tranquille pendant deux ou

trois ans. Ce calcul était établi sur les vraisemblances ; mais les choses tournèrent tout autrement.

Il vient un temps où une femme qui a été jolie est forcée de s'étourdir sur le malheur de ne l'être plus. Il n'y a pour cela que deux moyens, la dévotion et le jeu. La dévotion est la ressource de ces caractères doux, de ces femmes timorées, dont la sensibilité s'exerce sur un fantôme que l'imagination a créé, et qu'elle décore secrètement de ce qui peut lui plaire : la dévotion est un amour purement passif, et il fallait de l'activité au sang ardent de madame de Luceval ; elle se décida donc pour le jeu.

Le jeu et des fantaisies ont bientôt absorbé des sommes plus considérables que celle qu'elle avait à sa disposition. Mais n'anticipons pas sur les faits.

Mademoiselle Julie se formait, et sa beauté se développait de jour en

jour. Sa mère continuait à gâter le plus heureux naturel, et elle avait fait enfin de cette jeune personne un être exigeant, altier, opiniâtre, et d'un orgueil insoutenable. Madame d'Egligny combattait avec douceur les progrès du mal. Ses représentations étaient ordinairement écoutées; mais un mot de madame Luceval, ou de quelqu'un de ces gens dont nous avons parlé plus haut, détruisait en un instant le bien qu'avait fait lentement madame d'Egligny. Le langage de la raison n'a rien d'aimable, et qui nous flatte nous perd; mais qui nous flatte se fait écouter.

Julie perdit la seule amie qu'elle eût au monde. Madame d'Egligny succomba à une maladie de langueur, et laissa sa petite fille en proie au luxe, à l'insouciance et à la frivolité. Sa mort priva Caroline de l'espérance, qu'elle avait constamment nourrie, de

ramener à elle des parens qui n'avaient rien à lui reprocher. « Vous n'êtes pas » maîtresse de vos affections, lui avait » dit M. ***, mais vous l'êtes de mar- » quer des égards et des respects à » ceux qui ont droit, malgré leur in- » justice, d'en attendre de vous. Ils » n'y seront pas sensibles peut-être ; » mais vous aurez fait votre devoir. »

Caroline écrivait donc à ses parens, à certaines époques. C'est à sa bonne maman qu'elle adressait ses lettres ; celle-ci trouvait toujours le moment de les faire lire. On n'y répondait pas ; mais on pouvait enfin être amené à cet effort.

Dès que madame d'Egligny fut éteinte, ces lettres cessèrent d'être lues. Souvent elles arrivaient pendant ces accès d'humeur, qui devenaient plus fréquens, et c'est dans un de ces momens d'oubli des bienséances que

madame Luceval défendit à son portier de les recevoir à l'avenir.

Elle s'applaudissait en secret d'être désormais dispensée d'entendre parler de l'objet de son antipathie. Elle croyait n'avoir perdu dans sa mère qu'un censeur incommode : elle sentit bientôt l'étendue de cette perte.

Luceval ne s'était jamais occupé de ses affaires. Sa femme l'avait forcé à rompre avec François, et il avait donné sa confiance à un de ces hommes qui ne sont pas précisément des fripons, mais qui voient sans peine s'établir un certain désordre, qui les rend nécessaires, et qui ajoute toujours à leurs émolumens. L'intérieur de l'hôtel, si sagement administré par madame d'Egligny, tombait nécessairement à la charge de sa fille, qui n'avait ni la volonté, ni l'habitude d'être économe. C'est sur son cuisinier, sur une femme de chambre qu'elle se reposait des

soins de sa maison.... Et elle jouait !

M.***, fidèle à ses promesses, allait quelquefois au hameau. Il applaudissait aux succès soutenus, à la modestie douce et insinuante de Caroline. Il eut bientôt pénétré la situation de chaque famille : on ne se cache qu'à ceux qu'on craint ; on n'avait d'ailleurs aucun aveu à faire, dont on dût rougir ; on comptait un peu sur les bontés du protecteur, et pour l'intéresser, il fallait se mettre à découvert. C'est sur la connaissance des différentes positions que M. *** régla ses démarches. Il voulait reconnaître les soins qu'on prodiguait à Caroline, et il n'avait pas oublié la petite fête ; il se rappelait sur-tout la galanterie du portrait,

Car, à l'humanité, si parfait que l'on fût,
Toujours par quelqu'endroit on paya le tribut.

Caroline reçut un jour un paquet de

de Paris. Elle ouvre... c'est la nomination de M. de Surville au grade d'officier-général. C'est Caroline qui est chargée de porter cette heureuse nouvelle à son ami. « J'aime qu'on sache, » lui écrivait M. ***, que vous êtes » reconnaissante, et que vous avez » des moyens de vous acquitter en- » vers vos bienfaiteurs. »

Il sentait que cette nomination resserrerait les liens qui unissaient déjà la jeune personne et madame de Surville : c'était pour Caroline un nouveau motif de considération ; c'en était un de persévérance pour madame Sancy.

M. *** ne l'avait pas oubliée. Mais il destinait son mari à des fonctions sédentaires ; sa femme ne pouvait avoir d'autre domicile que le sien, et Caroline avait besoin d'elle encore : nos amis d'abord, et leurs amis après. Madame de Surville, au contraire,

très-déplacée dans les camps, et fixée au hameau par les convenances, ne devait pas desirer d'en sortir. Il était donc tout simple de donner à l'une et de faire espérer l'autre.

Une lettre très-polie annonça à M. Sancy qu'on s'occupait réellement de lui. On l'engageait à s'instruire dans la diplomatie, assemblage de souplesse, de dissimulation et d'audace, dont l'odieux est couvert du vernis du grand monde. On lui conseillait de travailler dans les bureaux de Paris, où il était annoncé, et de laisser madame à la campagne, parce que des études sérieuses et les soins qu'on rend à une jolie femme, s'accordent difficilement. Il était facile d'entendre ce que M. *** n'avait pas voulu dire précisément. L'époux partit, madame resta, et les leçons de harpe se multiplièrent en proportion des espérances.

Duval avait donné à Caroline les connaissances élémentaires qui suffisent à une femme. Elle était assez avancée pour travailler seule, si elle voulait faire des hautes sciences son affaire principale: Duval fut nommé à la première place vacante à l'Institut.

Justifions maintenant l'usage que M. *** faisait de son crédit. Il était homme, et par conséquent sujet à des faiblesses. Il se permettait des préférences; mais jamais il ne recommandait que des sujets dignes des bontés du souverain. En effet, Surville avait toujours bien servi, et était un des anciens colonels de l'armée; Sancy avait peu d'instruction, mais beaucoup d'esprit naturel et de facilité. Il avait de plus l'expérience de ses premières fautes, et le desir de les réparer. Il touchait à l'âge où l'homme commence à sourire aux rêves de l'am-

bition : il suffisait donc de le bien diriger, pour en faire un sujet distingué.

Depuis long-temps la voix publique appelait Duval au fauteuil académique, où elle appelle en vain, depuis des années, l'immortel auteur d'Œdipe à Colonne, le premier de nos poètes lyriques. Forcera-t-on la postérité à dire de lui comme de Piron ?

Ci gît Guillard, qui ne fut rien,
Pas même académicien.

Je crois vous avoir convaincu que M. * * * était toujours juste envers ceux à qui il accordait ses bons offices, et ils n'étaient pas moins ses obligés, parce que le mérite sans appui perce difficilement. C'est une vérité malheureusement trop connue.

Il est temps de faire paraître enfin celui qui doit jouer un rôle essentiel dans la suite de cette histoire.

M. de Surville avait remis son ré-

giment à son successeur, et était venu à Paris. Un militaire aime toujours à revenir là, et il ne lui faut pour cela qu'un prétexte. L'officier-général en avait un très-plausible : il fallait qu'il fît ses équipages. Sa femme lui avait laissé pressentir les causes de son avancement : il fut faire sa cour à M. ***, et il vint au hameau pour cultiver l'affection de cette petite fille qui faisait des généraux.

Madame de Surville était encore bien ; l'absence rajeunit une femme et lui rend le charme de la nouveauté : son mari se décida à passer au village tout le temps dont il pourrait disposer. Madame applaudit beaucoup à cette résolution, car enfin il en coûte toujours un peu pour être sage ; la sagesse, dans certains cas, n'est que la force d'attendre ; et femme qui attend, compte sur quelque chose.

Surville s'empressa de prévenir les

moindres desirs de sa tendre compagne ; c'est ce que font ordinairement les maris de passage : ils aiment à laisser après eux des souvenirs, qui balancent quelquefois avec avantage certaines fantaisies. . . . Rien ne pouvait être plus agréable à madame de Surville, que d'être réunie à son fils : son mari le remit dans ses bras. Seize ans, la beauté d'Adonis, des formes parfaites, les graces naïves de l'adolescence ; voilà en quatre traits le portrait d'Edouard.

Tout le monde le trouva charmant, et il n'avait encore aucune connaissance approfondie ; mais il n'était étranger à rien. Il pouvait parler superficiellement de tout, et c'est assez pour un homme du monde. Il chantait passablement, ce qui donne un certain relief dans la société : il dansait à ravir, ce qui est le mérite par excellence. Sa mère le trouvait accom-

pli. M. de Surville, qui savait très-peu, assurait qu'Edouard savait beaucoup, et il ajoutait, en riant, qu'il suffit, pour faire son chemin, de se bien battre et de connaître la manœuvre.

Il est clair, d'après cela, qu'il destinait le jeune homme au service. Celui-ci n'avait pas la moindre idée de l'état militaire; mais l'éclat de l'uniforme séduit toujours à seize ans. Madame de Surville combattit fortement ce projet. Son fils la pria, la conjura; et quelle est la mère qui résiste longtemps à un fils unique?

Le général écrivit au colonel qui avait son régiment. Il lui proposait son fils; il le recommandait à ses soins et à sa bienveillance; il le confiait à l'amitié du corps d'officiers qu'il avait eu l'honneur de conduire à la victoire. Ces sortes de recommandations ne manquent jamais leur effet, et la ré-

ponse du colonel fut telle qu'on l'attendait et qu'elle devait être.

Pendant qu'on disposait tout pour métamorphoser Edouard en héros, il s'ennuyait par deux raisons. La première, c'est que la jeunesse est impatiente de jouir; la seconde, c'est qu'il n'avait là personne dont les goûts s'accordassent avec les siens. Le président et Duval ne jouaient ni au ballon, ni à la longue paume; Sancy travaillait au hameau, quand il y venait; Surville faisait le papa, et la chère maman était naturellement sérieuse. Madame Sancy était vive, enjouée, et une mise recherchée la rendait encore très-piquante. Mais quel est l'adolescent qui ose s'attacher à une femme de trente ans, qui n'a pas l'air de lui dire : Aimez-moi, je le veux. Et puis Edouard trouvait presque toujours chez madame Sancy un objet qui ne lui inspirait que de l'éloignement. Ca-

roline ne pouvait plaire qu'à quelqu'un qui saurait l'apprécier; et le mérite principal, le seul même dont un très-jeune homme fasse cas, c'est la beauté.

On avait très-expressément recommandé à Edouard de marquer à mademoiselle Luceval les plus flatteuses prévenances. Il ne manquait jamais d'aller chez elle aux heures indiquées; et c'est là tout ce qu'il pouvait prendre sur lui. Il était enchanté quand il ne la trouvait pas, et lorsqu'il la rencontrait, il s'asseyait vis-à-vis d'elle, ne trouvait rien à lui dire, et sortait aussitôt que la bienséance le permettait. Il déplut bientôt excessivement à François.

Il ne restait donc à Edouard que le chanteur, dont la voix l'attachait, et dont l'originalité l'amusa les premiers jours. Mais comme on ne chante pas

toute la journée, et que des mines répétées deviennent insignifiantes, Edouard s'ennuya là comme avec les autres, et il retourna chez madame Sancy, attiré par je ne sais quoi, qu'il ne pouvait encore définir. Il trouvait du plaisir, beaucoup de plaisir à la regarder; mais on ne l'encourageait pas; on ne paraissait pas même remarquer cette douce langueur, qui se peignait dans le plus bel œil du monde. Contraint là, ennuyé ailleurs, il vit approcher, avec une véritable satisfaction, le jour de son départ.

Pauvre jeune homme! il ne savait combien l'œil d'une femme de trente ans est exercé. Aucun de ses mouvemens, aucune de ses pensées peut-être n'avaient échappé à madame Sancy. Beau comme un ange, il n'avait contre lui que sa trop grande jeunesse, et madame Sancy était persuadée des inconvéniens qu'elle en-

traîne : la crainte d'un imprudent sauve plus de femmes que la vertu.

Caroline n'éprouvait pas encore le besoin d'aimer ; mais elle commençait à en soupçonner les douceurs. Elle s'était livrée un moment à ces rêves d'une imagination neuve, qui pare et embellit tout. Fillette qui rêve seule, rêve toujours sans danger. Mais si le réveil n'a rien d'humiliant, il est quelquefois bien pénible.

Elle remarqua bientôt qu'Edouard ne lui accordait que cette politesse froide, si étrangère au sentiment ; qu'il ne lui adressait que des choses insignifiantes ; qu'il paraissait compter les minutes qu'il passait auprès d'elle ; qu'il évitait de la rencontrer chez sa mère, ou chez madame Sancy. Ces observations détruisirent l'illusion à laquelle elle s'était si facilement livrée. Elle souffrit, cela était inévita-

ble : premier moment d'amour est toujours un plaisir : le second, même pour la beauté, est à la douleur.

Elle arma sa fierté contre son cœur; elle évita Edouard à son tour; elle lui chercha des défauts; elle le vit partir avec indifférence, elle s'en flatta au moins. Dès qu'elle cessa de le voir, elle ne trouva autour d'elle qu'un vide effrayant. Pendant quelques jours, elle délaissa les sciences et les arts; elle cherchait la solitude; elle s'enfermait chez elle, et souvent elle s'étonnait de surprendre une larme, que le dépit voulait arrêter, et qui s'échappait malgré lui. Ses amies, alarmées d'un abandon dont elles ne soupçonnaient pas la cause, la pressaient, la fatiguaient de questions. Caroline répondait qu'elle ne se trouvait pas bien : c'est la réponse de ceux qui n'en veulent pas faire. Il faut donc mentir quand on aime ! est-ce la faute

de l'amour, ou celle des institutions sociales ?

Le ressentiment qu'inspire l'objet aimé, dure peu, lorsqu'il ne l'a mérité ni par l'inconstance, ni par une perfidie. Edouard n'aimait pas, il n'avait rien promis, il n'avait pas trompé ; il n'était donc pas coupable : tel fut le premier raisonnement de Caroline, et l'ingrat, qu'amour excuse, est bien près de ressaisir tous ses droits. Cependant il y a de la démence à nourrir une inclination qui n'est point partagée, qui peut-être ne le sera jamais : tel fut le second principe que posa la pauvre enfant, comme si elle était maîtresse encore de régler ses affections. Mais était-il démontré qu'Edouard n'aimerait jamais ?... C'est devant une glace qu'elle se faisait cette question... Elle se couvrit le visage de ses mains ; elle se retira sur une ottomane, et elle répétait péniblement :

» Non, non, il ne m'aimera jamais. »

Cette dernière pensée, à laquelle elle s'arrêtait malgré elle, devint la plus puissante des sauve-gardes. Caroline lui dut la ferme résolution de s'armer contre elle-même et de se vaincre. Quelquefois, à la vérité, la réflexion l'arrêtait au milieu d'une romance sentimentale, commencée sans intention. Quelquefois elle déchirait un papier, sur lequel son crayon avait machinalement esquissé les traits d'Edouard. Elle sortait alors, elle se fuyait, elle cherchait le monde; elle affectait une gaîté qu'elle n'avait pas; elle trompait les autres, et croyait se tromper elle-même.

Elle avait promis à M. *** de lui dévoiler jusqu'à ses plus secrètes pensées; et jamais, dans ses lettres, elle n'avait osé nommer Edouard. Craignait-elle de se donner un ridicule? l'amitié n'en connaît point. Etait-ce

dissimulation? C'est à vous, mesdames, qu'il appartient de prononcer.

Cependant, l'arrivée au hameau d'un jeune homme beau et bien fait, la joie d'une mère, les espérances qu'elle conçoit de son fils, devaient fournir à une plume exercée, une matière inépuisable, et jeter dans la correspondance une variété qui la rendrait plus piquante.

Incidit in Scyllam, qui vult vitare Carybdim.

La réserve de Caroline éclaira M. ***, et il lui écrivit :

« Apprenez, par ce qui vous arrive, à veiller toujours sur votre » cœur. La femme la plus belle n'est » pas certaine d'être aimée de celui à » qui elle s'attache inconsidérément.

» Sans doute elle surprendra ses » sens, si elle cesse de se respecter; » mais de la jouissance à l'amour, l'in-

» tervalle est immense, et un sembla-
» ble triomphe est indigne de vous.

» Pénétrez-vous d'une vérité affli-
» geante, mais que je ne dois pas vous
» cacher : l'homme qui vous dira, je
» vous aime, vous trompera, n'im-
» porte par quel motif.

» Vous ne plairez pas à demi. Mais
» celui qui vous aimera, s'attachera
» insensiblement, sans y penser, sans
» s'en appercevoir, et vous arriverez
» l'un et l'autre au point de n'avoir
» plus besoin d'aveu.

» Livrez-vous alors, sans réserve,
» à la douceur d'aimer. Celui qui vous
» estimera assez pour cesser de vous
» voir telle que vous êtes, ne peut être
» qu'un homme estimable.

» Gardez-vous sur-tout de croire,
» avec la plupart des femmes, que les
» agrémens extérieurs soient une con-
» dition essentielle dans le mariage. Si
» cela était, quelles seraient vos res-

» sources, et qui plus que vous est
» faite pour rendre un homme heu-
» reux?

» De tous ceux que je connais,
» Edouard est celui qui vous convient
» le moins. Il est beau, c'est un mal-
» heur pour lui et pour vous : les fem-
» mes galantes commencent par gâter
» ces hommes-là ; leurs épouses finis-
» sent par être leurs victimes.

» Oubliez ce jeune homme. Si vous
» avez des combats à soutenir, écri-
» vez-moi souvent, tous les jours.
» Laissez parler votre cœur, je lui ré-
» pondrai. Vous me lirez avec répu-
» gnance d'abord, peut-être même
» avec humeur : vous écouterez enfin
» le langage de la raison. Je sais qu'elle
» ne persuade pas l'amour ; mais elle
» l'étouffe. — Adieu, mon enfant. »

Ce que M. *** avait prévu, arriva. Caroline ne sut d'abord si elle devait se féliciter ou se plaindre de ce qu'on

lui écrivait. Mais son secret était découvert et la discrétion devenait déplacée ; elle ne pouvait se dissimuler la justesse des réflexions qu'on lui adressait, et elle ne pouvait, sans ingratitude, se dispenser de répondre. Elle écrivit donc. Elle présenta des illusions pour des vérités ; elle décora sa faiblesse de ce qui pouvait la rendre intéressante. M. *** savait qu'une maladie violente ne se guérit pas avec de la pitié. Toujours sensible, mais toujours ferme, il combattait victorieusement l'aveuglement et l'erreur. Caroline lui dut enfin ce repos, si desirable dans tous les temps, et si rare pour ceux en qui les passions commencent à se développer.

Mais si son cœur cessa de la tourmenter, rien ne put lui faire oublier Edouard. Cherchait-elle à rendre sur la toile le beau, le parfait ; l'image du jeune homme se présentait à elle.

Au milieu de la lecture la plus attachante, le livre tombait de ses mains. C'est encore Edouard dont elle lisait l'histoire ; les vertus du héros étaient les siennes ; elle en avait fait un être idéal. Il était là, toujours là ; mais elle lui souriait et ne le pleurait plus.

La guerre venait d'éclater entre la France et ses éternels rivaux. Le Français, bien conduit, ne connaît ni la fatigue ni le danger. Il ne voit que la victoire, et elle lui est fidèle. Cet enthousiasme national avait enivré jusqu'au dernier soldat. Edouard, jusqu'alors si doux, si timide, ne respirait que les combats, et M. de Surville applaudissait à cette ardeur, présage assuré de grandes choses.

Le voilà donc, à peine sorti de l'enfance, renonçant aux douceurs d'une vie commode, aux jouissances qu'offrent à chaque pas les grandes villes et la fortune ; le voilà transplanté dans

les camps. La licence qui y règne l'effraya, et lui inspira un dégoût insurmontable. C'est par degrés qu'on passe ordinairement de l'innocence à la faiblesse, et de la faiblesse à la débauche. Celui à qui on présente d'abord le vice dans toute sa laideur, recule et ferme les yeux : c'est ce que fit Edouard, et il dut à cette première impression, des mœurs qu'il conserva toute sa vie.

Bientôt le canon se fit entendre. Le danger le rappela un moment à la nature ; son second mouvement appartint à l'honneur. Toujours au poste périlleux, il cherchait la gloire, qui semble se dérober même à ses favoris : l'intrépidité l'arrête, et lui arrache la couronne.

Edouard se fit remarquer dès son entrée dans la carrière. Un grade très-subalterne fut la récompense de ses premiers essais, et le jeune soldat y

attachait le plus grand prix ; il le devait à sa valeur.

Déjà les ennemis comptaient les actions par leurs défaites. Déjà Edouard avait planté le drapeau français sur les retranchemens d'une ville défendue par une armée entière, et par une formidable artillerie. Une distinction nouvelle lui était promise ; il allait jouir du plaisir de s'entendre nommer encore à la tête de son régiment : le plomb meurtrier le frappe, son sang coule, il est forcé de se retirer, et de laisser à ses compagnons d'armes l'honneur d'achever de vaincre.

Que devint madame de Surville, lorsqu'elle apprit cette triste nouvelle ? Vous le savez, vous qui êtes mères, bonnes mères, et qui avez eu, peut-être, à pleurer la perte d'un enfant. Dans sa douleur, elle disposa tout pour son départ. Elle ne pouvait se réunir à son fils, elle le savait ; mais

elle croyait gagner beaucoup en raccourcissant l'intervalle qui l'en séparait. Elle comptait sur des hasards, sur des chimères : tout est crainte et plaisir pour l'amour maternel.

L'état ou était Caroline, différait peu de celui de madame de Surville. Elle se représentait Edouard, pâle, défait, le bras ensanglanté, tombant sans secours, sans consolation, et on ne se crée pas de telles images, sans éprouver un vif intérêt. Des larmes s'échappaient encore ; elle croyait ne les donner qu'à l'humanité ; elle l'écrivait à M. ***, qui feignait de la croire, mais qui lui prouvait très-clairement le danger de prendre trop de part aux souffrances d'un jeune homme : était-ce l'instant de vouloir prouver quelque chose ? Il eut au moins la sagesse de ne pas combattre ouvertement des sentimens que le temps devait affaiblir encore.

La jeune personne fut frappée d'un nouveau coup, lorsque madame de Surville monta en voiture. Que n'eût-elle pas donné pour l'accompagner ! pourquoi madame de Surville ne lui en faisait-elle pas la proposition ? comment ne sentait-elle pas les embarras que doit causer à une femme seule un voyage aussi long ; combien une amie active et prévenante aide à les supporter, et distrait des ennuis de la route ? Madame de Surville ne pensait à rien de tout cela. Elle fit même rentrer ce qui lui paraissait charger inutilement la voiture. « Crevez dix » chevaux, dit-elle à son courrier, » crevez-en vingt, et que j'arrive ! »

Cette campagne égala ce que les féeries nous content de plus prodigieux. L'orgueil de deux grands souverains abaissé devant l'aigle française ; un empire conquis et rendu ; des trônes donnés, des alliés acquis ; voilà ce

que fit en trois mois celui qui eut la modestie de refuser les honneurs du triomphe.

Edouard n'était pas rétabli entièrement, lorsque se donna cette bataille, qui termina la plus importante et la plus courte des guerres. De ce lit, où le retenaient encore la faiblesse et la douleur, il entend le son de la trompette ; il se lève, il essaie ses forces ; il sent qu'elles le trahiront peut-être ; mais une ame guerrière est toujours maîtresse du corps qu'elle anime : il se fait amener un cheval, on le met en selle, il part.

Il déploya dans cette grande journée, la valeur d'un vieux soldat et l'intelligence d'un capitaine. Attaché à M. de Surville, il était par-tout avec lui, et par-tout il portait des coups décisifs. Il osa même énoncer des avis, dont on sentit la justesse, et dont l'exécution fut couronnée du succès.

Il

Il était difficile que sa conduite échappât à celui dont l'œil embrasse tout. C'est de sa main qu'il reçut, sur le champ de bataille, les épaulettes et l'injonction de se retirer à Vienne, où les blessés pouvaient se procurer les soulagemens qu'ils ne trouvent pas toujours dans les camps. Il partit; il arriva dans cette capitale, sans le moindre soupçon de la nouvelle jouissance qui l'y attendait.

C'est là que madame de Surville avait été forcée de s'arrêter; c'est de là qu'elle écrivait à son mari, qui ne recevait pas toujours ses lettres, et qui trouvait rarement le moment de répondre; c'est enfin à ceux qui arrivaient qu'elle s'informait de son fils, qui n'était connu d'aucun d'eux, ce qui lui paraissait inconcevable.

Elle apprend enfin qu'un officier de hussards vient de descendre à telle auberge. S'il était du régiment d'E-

douard, ... s'il avait approché M. de Surville.... s'il était au moins porteur d'une lettre, du plus simple billet... Elle court, elle entre... c'est lui, c'est son fils qu'elle presse dans ses bras.

Après les doux tributs qu'exigeait et qu'obtint la nature, il était tout simple que l'amour-propre eût son tour. Il n'est pas de française que la valeur ne séduise ; il n'est pas de femme, parmi nous, qui ne soit fière d'être la mère d'un petit héros. Madame de Surville entra dans les moindres détails ; il fallait qu'Edouard racontât tout, qu'il s'étendît même jusqu'aux évolutions militaires, auxquelles madame de Surville n'entendait rien ; qu'il répétât ce qui intéressait, et sur-tout qu'il parlât beaucoup de lui, ce qui coûte toujours un peu à la modestie. Sa mère l'arrêtait après l'histoire du drapeau planté sur les

retranchemens ennemis, après le récit très-circonstancié de la manière dont la balle l'avait frappé; elle l'arrêtait pour regarder cette balle, la tourner dans ses doigts, l'envelopper dans du coton et la serrer dans sa bonbonnière, et à chaque pause, un cordial, ou un consommé, présenté par la belle maman, mettait Edouard en état de reprendre et de poursuivre.

Quand il eut fini, recommencé et recommencé encore, madame de Surville s'étonna et se plaignit même qu'il ne fût que lieutenant. Elle affirmait que tant de belles choses méritaient au moins un régiment. S'il fût revenu colonel, elle eut voulû le voir général.

Nos troupes évacuèrent enfin le théâtre de leur gloire. Madame de Surville revit son époux; mais il fallut qu'elle se séparât de son fils. Son régiment passa par Vienne, et il le suivit à sa garnison. Elle eut au moins, avant

de se séparer d'Edouard, la satisfaction de voir combien il était estimé et chéri de ses supérieurs et de ses camarades.

Nos jeunes gens passent le temps des garnisons dans l'oisiveté et les plaisirs frivoles. Edouard, très-jeune, se livra d'abord sans réserve à la société. Il jugea bientôt qu'il pouvait, qu'il devait employer plus utilement ses loisirs; il ne se sentait pas fait pour languir dans les grades inférieurs, et il avait la noble ambition de se rendre digne de commander. Il travailla à acquérir, au sein de la paix, les connaissances que l'expérience de la guerre ne donne pas toujours à nos vieux officiers.

Madame de Surville était revenue au hameau. Là, elle se plaisait à redire ce que le beau garçon lui avait raconté. Vous connaissez celle qui ne se lassait pas de l'entendre, qui ne la

quittait plus, qui oubliait toujours ce qu'elle avait entendu la veille, afin de pouvoir l'entendre encore.

C'est auprès de madame de Surville que Caroline se consolait des pertes qu'elle avait faites. M. de Sancy avait obtenu l'emploi distingué qui lui était promis, et son aimable épouse l'avait suivi à la cour où il allait résider. La jeune personne avait été très-sensible à cette séparation; elle aimait madame de Sancy pour elle-même, car depuis long-temps elle n'avait plus besoin de ses leçons.

Elle était privée encore d'un ami d'un commerce moins agréable, mais d'un caractère plus solide. Duval, chargé seul du loyer d'une maison, depuis que François dirigeait celle de mademoiselle Luceval, s'était décidé enfin à quitter des lieux où il avait trouvé ce bonheur paisible, si précieux

au sage. François avait proposé une réduction qu'il se chargeait de faire approuver de M. ***. Duval avait déclaré franchement à son vieux ami que si ses facultés ne lui permettaient pas de supporter cette dépense, sa délicatesse lui défendait de recevoir de grace de cette nature, et il emporta l'estime et les regrets de ceux qui l'avaient connu.

François ne négligeait rien pour faire valoir la propriété de Caroline. Les deux maisons étaient à peine vides, qu'il les avait fait annoncer. Les amateurs se présentaient en grand nombre : on savait que M. *** allait quelquefois se reposer, au hameau, du poids des affaires, et on aime à s'approcher des grands qui ont les qualités de leur place ; on s'empresse même autour de ceux qui n'en possèdent aucune. François était dans l'embarras du choix. Il allait enfin se décider,

lorsque des nouvelles affligeantes le firent partir pour Paris.

Depuis long-temps on ne savait rien qu'indirectement de la famille Luceval, et ce qu'on en savait était inquiétant. On apprit enfin que le désordre était dans les affaires. François avait trop aimé son Adolphe pour qu'il lui fût devenu tout-à-fait indifférent. Il commença par le plaindre ; il essaya ensuite de le servir. Discret envers Caroline, qui n'était instruite de rien, il prétexta des affaires et se rendit à Paris. Il ne se présenta pas à l'hôtel ; son aspect eût déplu ; il le savait, et son zèle n'en souffrit pas : sensible à la reconnaissance, il pardonnait l'ingratitude.

Il chercha à se rappeler les noms de quelques-uns de ceux qui vivaient habituellement avec Luceval dans ces temps, déjà reculés, où son amitié était payée de retour. Il en retrouva plu-

sieurs; il leur confia ses alarmes, et il n'en obtint que des éclaircissemens vagues, accordés plutôt à l'importune persévérance du vieillard, qu'au desir de sauver un malheureux qui se perdait.

François, désolé, tourmenté, pensa enfin au notaire qui faisait les affaires de son Adolphe, pendant sa minorité. Cet homme était l'un de ceux qui honoraient alors, qui ennoblissaient leur ministère par une probité irréprochable. Il était à présumer que Luceval ne l'avait pas quitté, et il était difficile, en ce cas, qu'il ne connût à-peu-près sa situation.

Le notaire reconnut le cœur de François au ton pénétré et attendri avec lequel il lui parla. Il eût violé la réserve absolue, à laquelle tient souvent le repos des familles, et dont un homme public ne s'écarte jamais, s'il eût éclairé tout autre que le bon vieil-

lard ; mais les secrets dévoilés à la sollicitude d'une affection qui ne s'est jamais démentie, et qui peut être utile encore, n'en sont pas moins impénétrables pour ceux qui pourraient en abuser.

François frémit, lorsqu'il sut que Luceval avait engagé la plus grande partie de ses biens, qu'il devait environ six cent mille francs, et qu'il cherchait à faire un nouvel emprunt. Il sortit du cabinet du notaire, troublé, abattu, découragé. Un voile épais obscurcissait ses idées; il prenait, en chancelant, la route de l'hôtel, sans savoir ce qu'il dirait, ce qu'il était possible de faire. « Je le verrai, » disait-il; il n'aura pas la cruauté » de me repousser, et peut-être m'in» diquera-t-il lui-même quelque » moyen de le ramener à l'ordre et » de rétablir sa fortune.... Non, il ne » me repoussera pas. Il ne fera pas

» mourir de douleur l'ami de son père
» et celui de son enfance. »

Il arrive, il entre chez le portier : monsieur n'était pas visible. « Dites-» lui que c'est François. — Il ne veut » voir personne. — Dites-lui que c'est » François. — Mais, monsieur, je ne » peux désobéir.... — Vous me refu-» sez ! je l'attendrai dehors, là, sur » cette pierre. J'y passerai la journée, » la nuit s'il le faut. »

Le vieillard se traîne sur un banc ; il s'assied, il repose sa tête sur ses mains que soutient un bâton noueux. Il est assailli des plus cruelles réflexions ; toutes les facultés de son ame sont anéanties.

Des laquais, richement vêtus, allaient, venaient, s'asseyaient à côté de lui, fatigués de leur ennuyeuse oisiveté. Il leur répétait à tous : « Dites-» lui que c'est François. »

Les uns lui répondaient à peine; les autres ne lui répondaient pas, et le quittaient avec une sorte de dédain.

« Mon ami, dit-il à un jockey, qui » rentrait en riant et en sautant, » tu es bien jeune encore, ton cœur » n'a pas eu le temps de s'endurcir, » tu auras pitié de ma vieillesse. Dis » à ton maître que son tuteur, que » son ami est à la porte de son hôtel, » méprisé, rebuté par ses gens; qu'il » ne vient pas lui reprocher de l'avoir » oublié, qu'il ne veut que le servir, » et qu'il faut qu'il lui parle. »

Luceval, renfermé dans son cabinet, était en proie aux inquiétudes, aux regrets que cause toujours le désordre des affaires à un homme qui n'a pas perdu tout sentiment d'honneur. Dès long-temps il était privé de ces douces jouissances qui naissent de la paix de l'ame. Souvent même le sommeil le fuyait. S'il s'oubliait quelque-

fois, c'est lorsqu'un attachement, qui n'était pas encore éteint, imposait pour quelques momens silence à la raison. Qu'ils lui coûtaient cher ces courts instans ! ils étaient ordinairement le prix d'un nouveau sacrifice.

L'enfant lui rendit les propres mots de François. Luceval ne balança point. Il se lève, il s'élance ; son premier mouvement appartient tout entier à la reconnaissance, à la vénération. Il s'arrête au milieu de la cour.... Sa mémoire trop fidèle lui retrace à-la-fois tous ses torts envers François. Aura-t-il le courage de s'avouer coupable ? retournera-t-il sur ses pas ? aggravera-t-il ses fautes, par la fausse honte de n'oser les reconnaître ?

Il balance, il hésite.... le sentiment l'emporte sur toute autre considération. Il s'avance, il prend la main du vieillard. François lève lentement la tête ; ses yeux se portent sur ceux de

Luceval ; il y voit la confusion et la bienveillance.... il lui ouvre ses bras. Luceval n'ose le presser dans les siens ; il entreprend d'excuser sa conduite, il ne trouve que des mots. « Ne par» lons pas du passé, mon cher Adol» phe. Je cherche à l'oublier ; j'y par» viendrai peut-être : ne nous occupons » que de vous. »

Luceval lui prend la main ; il le conduit par différens détours ; il monte un escalier dérobé.... « Je vois ce que » vous craignez, Adolphe. C'est cette » malheureuse faiblesse qui a détruit » votre fortune. N'aurez-vous jamais » de courage que contre moi ? Osez » redevenir homme : c'est le seul » moyen d'éviter le précipice où l'on » vous pousse en vous caressant. Je » m'exposerai aux premiers éclats, je » les épuiserai s'il le faut ; vous n'au» rez qu'à paraître et à vous pronon» cer. Je passe chez madame. — Non,

» mon ami, vous ne la verrez pas. —
» Je la verrai, vous dis-je. Elle me re-
» cevra mal, je le sais; mais le dan-
» ger où vous êtes me donne une éner-
» gie que je ne me connus jamais. —
» Elle n'écoutera rien. — L'effrayante
» vérité se fait toujours entendre. Je
» lui peindrai sa situation actuelle,
» celle, plus affligeante encore, qu'elle
» se prépare. Qu'elle se juge, qu'elle
» se repente, et nous verrons après. »

François s'avance d'un pas ferme. Il entre sans se faire annoncer.

Madame Luceval était seule avec Julie. Elle regarde fixement le vieillard. Sa figure n'exprimait que le froid orgueil, et la sécheresse d'une ame usée; bientôt elle devint menaçante.
« Epargnez-vous, madame, des em-
» portemens qui ne changeraient rien
» à ma résolution. Si je l'avais prise
» plus tôt, je ne gémirais pas aujour-
» d'hui sur des égaremens.... — Re-

» tirons-nous, ma fille ; évitons ce vieil-
» lard chagrin, que votre père n'au-
» rait pas dû.... — Je vous suivrai,
» madame ; vous m'entendrez malgré
» vous. » Madame Luceval, outrée,
furieuse, tire avec violence le cordon
de la sonnette. « Evitez-vous la honte
» d'avoir vos gens pour témoins de mes
» reproches, et de ceux que vous vous
» ferez bientôt. » Les femmes, les la-
quais, attachés à madame Luceval,
entrent avec précipitation. « Chassez
» cet homme, qui ne respecte aucune
» bienséance, qui m'ose outrager chez
» moi. Chassez-le, vous dis-je. — Je
» suis ici de l'aveu de votre maître ;
» qui de vous osera porter la main sur
» moi ? — Pour la dernière fois, obéis-
» sez. » François se couvre, s'assied
froidement et continue.

« Il y a bientôt vingt ans, madame,
» que j'ai comblé vos vœux les plus
» doux. L'état où je vous ai élevée, a

» surpassé vos plus flatteuses espé-
» rances. Les biens de l'amour, ceux
» de la fortune, la considération qui
» suit le noble emploi des richesses,
» vous avez eu tout, et vous tenez tout
» de moi seul. Alors vous consentiez
» à me devoir quelque chose; alors
» j'étais votre ami, votre père, tels
» étaient du moins les titres précieux
» que vous m'accordiez. Qui de nous
» deux a changé? Ai-je varié dans mon
» affection? ai-je cessé de vous con-
» sacrer mon temps et mes soins, lors
» même que je ne paraissais pas m'oc-
» cuper de vous, et l'effort que je fais
» aujourd'hui ne prouve-t-il pas un
» dévouement que ne peuvent ébran-
» ler ni l'ingratitude, ni les mauvais
» traitemens? — Sortez, sortez tous,
» puisque je ne suis plus maîtresse
» chez moi. Ah! Monsieur Luceval,
» Monsieur Luceval!

» Vous m'avez forcé, madame, à

» rappeler ma conduite : voyons
» quelle a été la vôtre. Vous avez
» fermé le cœur de votre époux aux
» sentimens de la nature ; vous m'a-
» vez fait bannir de cet hôtel, parce
» que seul j'osai m'élever contre l'op-
» pression dont votre fille aînée fut si
» long-temps la victime. Armée des
» séductions de l'amour et de l'esprit,
» vous avez usurpé sur mon Adolphe
» un ascendant, qui dégrade l'homme
» sans élever son épouse ; vous avez
» abusé de votre empire pour dissiper
» une partie de sa fortune, et quel
» fruit avez vous retiré de ces prodi-
» galités ? vous avez flétri votre jeu-
» nesse par les veilles et le jeu ; votre
» cœur n'a plus été sensible qu'à l'ap-
» pât du gain, au-dessus duquel vous
» avait placée la fortune ; vous avez
» éloigné de vous tous ceux qui comp-
» tent pour quelque chose les vertus
» domestiques, et pour dernier mal-

» heur, vous donnez à mademoiselle,
» à l'enfant de votre choix, l'exemple
» des passions et du désordre.... Pos-
» sédez-vous, madame, je n'ai pas
» fini encore.

» Vous pouvez reconquérir l'estime
» que vous avez perdue. Il dépend de
» vous de faire attribuer à l'inconsé-
» quence, à la frivolité, les égaremens
» de votre premier âge : réfléchissez-y,
» madame ; il n'y a pas un instant à
» perdre. Une femme de trente-six
» ans conserve peu d'avantages, et la
» société juge à la rigueur celle que
» le temps a dépouillée de tous ses
» charmes ; elle exige des vertus, où
» elle caressait des illusions, et quel
» sera votre sort dans quelques années,
» si vous persistez dans votre incon-
» duite ? vous n'aurez autour de vous
» que des êtres sans moralité, auxquels
» vous ne pourrez plus vous soustraire ;
» subjuguée, avilie par eux, entraî-

» née de chute en chute, vous char-
» gerez ces meubles somptueux contre
» un misérable grabat; les diamans
» qui vous couvrent seront convertis
» en haillons; vous joindrez enfin,
» à l'insupportable fardeau du mépris
» public, toutes les horreurs de l'indi-
» gence. Le remords sillonnera vos
» joues; il cavera ces yeux dont vous
» avez été si fière; cette Julie, sans
» considération, sans talens, sans
» ressources, vous reprochera ses dé-
» sastres, et peut-être son infamie.
» Vous appellerez la mort; elle sera
» sourde pour vous.

» Osez donc, par un effort digne de
» vous et dont je vous crois capable
» encore, osez vous replacer au rang
» des femmes respectables. Brisez les
» indignes fers dont vous chargez
» votre époux; rendez une mère à
» Caroline, et vous gagnerez une fille,
» une amie. Rompez avec un monde

» qui ne cherche que des victimes ;
» renfermez-vous dans le cercle de
» vos devoirs; mettez à les remplir
» vos plus douces jouissances. Loin
» d'être réduite alors à vous étourdir
» sur le malheur d'exister, vous enno-
» blirez le reste de votre carrière.
» Chérie, estimée, bénie de ceux qui
» vous entoureront, vous retrouverez
» ce calme inappréciable qui fit le
» bonheur de vos premières années,
» et qui devait s'étendre sur toute
» votre vie.

» Je touche aux bornes de la
» mienne : permettez que je la finisse
» en paix. Rendez-vous à mes vœux;
» que je vous voie encore heureuse!
» Madame, ayez pitié de moi et de
» vous; cédez à mes larmes, à mes
» instances.... Je suis à vos genoux,
» je les presse, et je n'en rougis pas :
» l'amitié peut être suppliante, sans
» rien perdre de sa dignité... Rendez-

» vous, madame, rendez-vous... Vous » vous éloignez, vous couvrez votre » visage de vos mains... vous le cachez » dans le sein de votre fille ! vous re- » devenez la mère de cette enfant ; » vous le serez aussi de l'autre. Il est » donc vrai que ma voix a pénétré » jusqu'à votre cœur ! Ah ! laissez-les » couler, madame, ces larmes qui » vous honorent. Il est cruel de faillir : » il est beau de sentir ses fautes, et » sur-tout de les réparer. »

Luceval, inquiet, tremblant, écoutait à la porte. Il retenait son haleine, il craignait de perdre un mot. Ravi d'un dénoûment dont il n'osait se flatter, il entre, et sa femme le presse sur son sein. Julie va prendre le vieillard et le met dans leurs bras ; elle les enlace dans les siens : l'amour, l'amitié, la nature, forment un groupe aussi respectable qu'intéressant.

« Combien j'ai été coupable, dit

» madame Luceval, d'une voix pres-
» qu'éteinte ; puis-je espérer d'effacer
» jamais... Madame, reprit avec force
» le bonhomme, l'orage porte avec
» lui le désordre et l'effroi ; on l'oublie
» quand le soleil a dissipé les nuages,
» et qu'il a rendu à la terre sa parure
» et la vie. Hâtons-nous de chercher
» un remède au mal, afin de n'y ja-
» mais penser. »

Luceval tenait la main de sa femme ; il la regardait avec attendrissement ; il jouissait de son retour à la prudence et à la raison. « Que croyez-vous qu'il
» faille faire, lui dit-elle avec timi-
dité? » C'est la première fois qu'elle demandait son avis. « Ma bonne amie,
» consultons François : nous serions
» trop heureux, si nous ne nous étions
» jamais écartés de ses conseils.

» Monsieur, je ne vois qu'un parti
» à prendre : c'est de vendre une partie
» des biens pour libérer l'autre. Dé-

» faites-vous promptement de cet hô-
» tel, qui nécessite un faste que vous
» ne pouvez plus soutenir. Prenez un
» logement commode, décent, mais
» convenable à votre situation... At-
» tendez... oui... cette idée... Dieu!
» bon Dieu! que je serais heureux si
» ce plan pouvait se réaliser! peut-
» être ne vendrez vous rien; peut-être
» dans peu d'années jouirez-vous de
» la totalité de vos revenus. Je vous
» quitte. De la confiance, du courage
» sur-tout. Je vous reverrai demain. »

On l'arrête, on l'interroge, on le presse de s'expliquer; il s'échappe, il sort, il court; il a retrouvé le feu de sa jeunesse pour faire encore une bonne action.

Fin du Tome troisième.







